

Pierre Carlet de Chamblain Marivaux de

La Vie De Marianne, Ou Les Aventures De Madame La Comtesse De ***

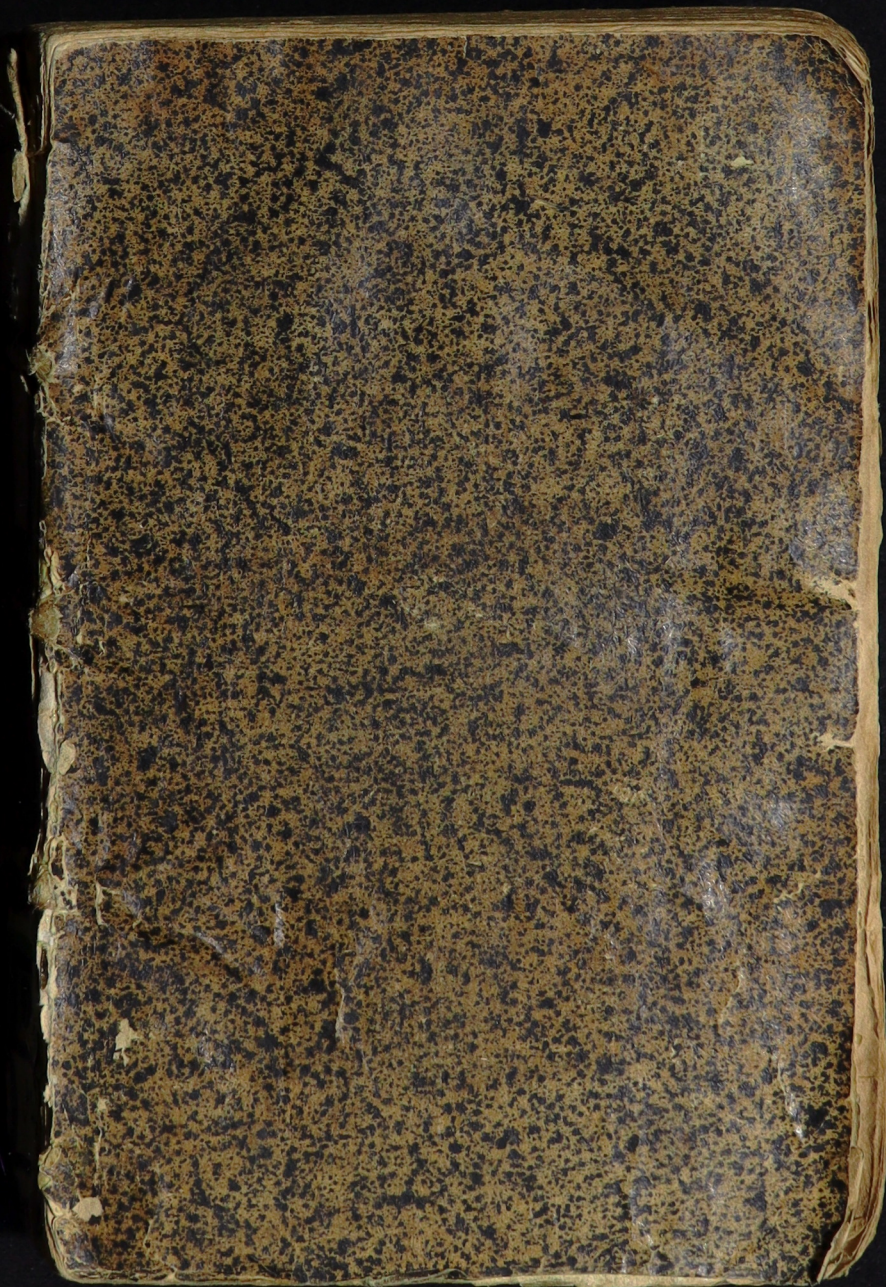
Huitième Partie

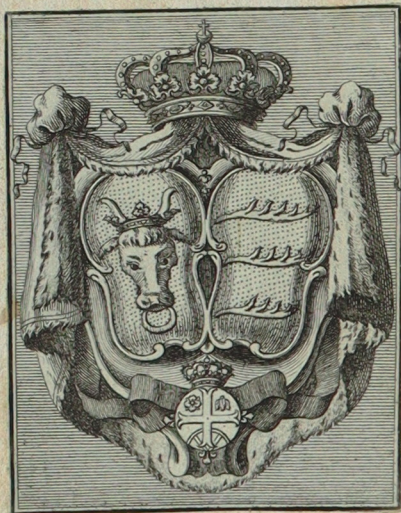
A Francfort: Aux Depens De La Compagnie, MDCCXXXVIII.

<http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1771731486>

Band (Druck) Freier  Zugang







Per 5. Onve
9225

LA VIE
DE
MARIANNE,

OU
LES AVANTURES
DE MADAME
LA COMTESSE D***

Par Monsieur DE MARIVAUX.

HUITIÈME PARTIE.



A FRANCFORT,
AUX DEPENS DE LA COMPAGNIE,
M DCC XXXVIII.

LA VIE
DE
MARIANNE
OU
MARIANNE
LES AVANTURES
DE MADAME
LA COMTESSE DE
PARIS
PAR M. DE MARIVAUX
HUITIÈME PARTIE

A PARIS
Chez les Citoyens de la Compagnie
M D C C X L V I I I

2



LA VIE
DE
MARIANNE,
OU LES
AVANTURES DE MADAME
LA COMTESSE DE***
HUITIEME PARTIE.

Je n'ai ri de tout mon cœur, Madame, de votre colere contre mon Infidèle. Vous me demandez quand viendra la Suite de mon Histoire; vous me pressez de vous l'envoyer. Hâtez-vous donc, me dites-vous, je l'attens; mais, de grace, qu'il n'y soit plus question de Valville; passez tout ce qui le regarde; je ne veux plus entendre parler de cet Homme-là.

Il faut pourtant que je vous en parle, Marquise; mais, que cela ne vous inquiète pas; je vais d'un seul mot faire tomber vo-

tre colère ; & vous rendre cet endroit de mes Aventures le plus supportable du monde.

Valville n'est point un monstre , comme vous vous le figurez. Non, c'est un Homme fort ordinaire , Madame ; tout est plein de gens qui lui ressemblent ; & ce n'est que par méprise , que vous êtes si indignée contre lui, par pure méprise.

C'est qu'au lieu d'une Histoire véritable, vous avez cru lire un Roman. Vous avez oublié que c'étoit ma Vie, que je vous racontois : voilà ce qui a fait que Valville vous a tant déplû ; & , dans ce sens-là, vous avez eu raison de me dire, ne m'en parlez plus. Un Héros de Roman infidèle ! on n'auroit jamais rien vû de pareil. Il est réglé qu'ils doivent tous être constans ; on ne s'intéresse à eux que sur ce pied-là ; & il est d'ailleurs si aisé de les rendre tels ; il n'en coûte rien à la nature , c'est la fiction qui en fait les frais.

Oui , d'accord. Mais , encore une fois, calmez-vous ; revenez à mon objet ; vous avez pris le change. Je vous récite ici des faits, qui vont comme il plaît à l'instabilité des choses humaines , & non pas des aventures d'imagination, qui vont comme on veut. Je vous peins, non pas un cœur fait à plaisir , mais le cœur d'un Homme , d'un

Fran-

François, qui a réellement existé de nos jours.

Homme, François, & contemporain des Amans de notre tems ; voilà ce qu'il étoit. Il n'avoit, pour être constant, que ces trois petites difficultez à vaincre : entendez-vous, Madame ? Ne perdez point cela de vûe. Faites-vous ici un spectacle de ce cœur naturel, que je vous rends tel qu'il a été, c'est-à dire, avec ce qu'il a eu de bon & de mauvais : vous l'avez d'abord trouvé charmant ; à présent vous le trouvez haïssable ; & bien-tôt vous ne sçaurez plus comment le trouver : car, ce n'est pas encore fait, nous ne sommes pas au bout.

Valville, qui m'aime dès le premier instant avec une tendresse aussi vive que subite, (tendresse ordinairement de peu de durée : il en est d'elle comme de ces fruits qui passent vite, à cause qu'ils ont été mûrs de trop bonne heure.)

Vaville, dis-je, à sa volage humeur près, est fort honnête homme ; mais né extrêmement susceptible d'impression, qui rencontre une beauté mourante, qui le touche, & qui ne l'enleve : ce Valville ne m'a pas laissée pour toujours ; ce n'est pas-là son dernier mot ; son cœur n'est pas usé pour moi ; il n'est seulement qu'un peu rassasié du plaisir de m'aimer, pour en avoir trop pris d'abord.

A 3

Mais,

Mais, le goût lui en reviendra : c'est pour se reposer, qu'il s'écarte ; il reprend haleine, il court après une nouveauté, & j'en redeviendrai une pour lui plus piquante que jamais : il me reverra, pour ainsi dire, sous une figure qu'il ne connoit pas encore ; ma douleur, & les dispositions d'esprit où il me trouvera, me changeront, me donneront d'autres graces ; ce ne sera plus la même Marianne.

Je badine de cela aujourd'hui ; je ne sçais pas comment j'y résisterai alors. Continuons, & rentrons dans tout le pathétique de mon Avanture.

Nous en sommes à la Lettre de Valville, que je lisois, & que j'achevai malgré les soupirs qui me suffoquoient. Mademoiselle Varthon avoit les yeux fixés à terre, & paroïssoit rêver profondément en pleurant.

Pour moi, la tête renversée dans mon fauteuil, je restai presque sans sentiment. A la fin, je me soulevai, & me mis à regarder cette Lettre. Ah ! Valville, m'écriai-je, je n'avois donc qu'à mourir ! Et puis tournant les yeux sur Mademoiselle Varthon : Ne vous affligez pas, Mademoiselle, lui dis-je, vous serez bien-tôt libres de vous aimer tous deux ; je ne vivrai pas longtemps : voilà du moins le dernier de tous mes malheurs :

A ce

A ce discours, cette jeune personne, fortant tout d'un coup de sa rêverie, & m'apostrophant d'un air assuré :

Eh ! pourquoi voulez-vous mourir ? me dit elle : pour qui êtes-vous si désolée ? Est-ce-là un Homme digne de votre douleur, digne de vos larmes ? Est-ce-là celui que vous avez prétendu aimer ? Est-il tel que vous le pensiez ? Auriez-vous fait cas de lui, si vous l'aviez connu ? Vous y seriez-vous attachée ? Auriez-vous voulu de son cœur ? Il est vrai, que vous l'avez crû aimable ; j'ai crû aussi qu'il l'étoit ; & vous vous trompiez, je me trompois. Allez, Marianne, cet Homme-là n'a point de caractère, il n'a pas même un cœur, on n'appelle pas cela en avoir un. Votre Valville est méprisable. Ah ! l'indigne ! Il vous aime, il va vous épouser : vous tombez malade, on lui dit que votre vie est en danger ; qu'en arrive t'il ? qu'il vous oublie : c'est ce tems-là qu'il prend pour me venir dire qu'il m'aime, moi, qu'il n'avoit jamais vû qu'un instant, qui ne lui avois pas dit deux mots. Eh ! qu'est-ce que c'est donc que cet amour qu'il avoit pour vous ? Quel nom donner, je vous prie, à celui qu'il a pour moi ? D'où lui est venue cette fantaisie de m'aimer dans de pareilles circonstances ? Helas ! je vais vous le dire : c'est qu'il m'a vû mourante :

cela a remué cette petite ame foible, qui ne tient à rien, qui est le jouët de tout ce qu'elle voit d'un peu singulier. Si j'avois été en bonne santé, il n'auroit pas pris garde à moi; c'est mon évanouissement, qui en a fait un infidèle: & vous, qui êtes si aimable, si capable de faire des passions, peut-être avez-vous eu besoin d'être infortunée, & d'être dangereusement tombée à sa porte, pour le fixer quelques mois. Je conviens avec vous, qu'il vous a regardée beaucoup à l'Eglise; mais, c'est à cause que vous êtes belle; & il ne vous auroit peut être pas aimée sans votre situation & sans votre chute.

Helas! n'importe; il m'aimoit, m'écriai-je en l'interrompant, il m'aimoit, & vous me l'avez ôté; je n'avois peut-être que vous seule à craindre dans le monde,

Laissez-moi achever, me répondit-elle; je n'ai pas tout dit. Je vous ai avoué, qu'il m'ai plu; mais, ne vous imaginez pas, qu'il le sçache: il n'en a pas le moindre soupçon, il n'y a que vous qui pouvez l'en instruire; il ne mérite pas de le sçavoir; &, toute indisposée que vous êtes sans doute aujourd'hui contre moi, je vous prie, Mademoiselle, gardez-moi le secret là-dessus; si ce n'est par amitié, du moins par générosité. Une fille d'un aussi bon caractère que vous n'a que

que faire d'aimer les gens pour en user bien avec eux, surtout quand elle n'a pas un juste sujet d'en être mécontente. Adieu, Marianne, ajouta-t-elle en se levant, je vous laisse la Lettre de Valville ; faites-en l'usage qui vous plaira. Montrez-la à Madame de Miran, montrez-la à son fils, j'y consens: ce qu'il a osé m'y écrire ne me compromet en rien ; & si par hazard mon témoignage vous est nécessaire, si vous souhaitez que je paroisse pour le confondre, je suis si indignée contre lui, je me soucie si peu de le menager, je le dédaigne tant, lui & son ridicule amour, que je m'associe de bon cœur à votre vengeance. Au surplus, mon parti est pris ; je ne le verrai plus, à moins que vous ne l'exigiez ; j'oublierai même que je l'ai vû ; ou, s'il arrive que je le revoie, je ne le reconnoîtrai pas : car, de lui faire l'honneur de le fuir, il n'en vaut pas la peine. Quant à vous, je ne vous crois, ni ambitieuse, ni intéressée ; & si vous n'êtes que tendre & raisonnable, en vérité, vous ne perdez rien : le cœur de Valville n'est pas ce qu'il vous faut ; il n'est point fait pour paier le vôtre ; & ce n'est pas sur lui que doit tomber votre tendresse : c'est comme si vous n'aviez point eu d'Amant. Ce n'est point en avoir eu, que d'avoir celui de tout le monde. Valville étoit hier le vôtre ; il est aujourd'hui

le mien , à ce qu'il dit ; il sera demain celui d'une autre , & ne sera jamais celui de personne. Laissez-le donc à tout le monde , à qui il appartient , & réservez , comme moi , votre cœur pour quelqu'un qui pourra vous donner le sien , & ne le donner jamais qu'à vous.

Après ces mots , elle vint m'embrasser , sans que je fisse aucun mouvement. Je la regardai , voilà tout ; je jetai des yeux égarés sur elle : elle prit une de mes mains qu'elle pressa dans les siennes. Je la laissai faire , & n'eus la force , ni de lui répondre , ni de lui rendre ses caresses ; je ne sçavois si je devois l'aimer ou la haïr , la traiter de rivale ou d'amie.

Il me semble cependant , que dans le fond de mon ame je lui sçus quelque gré de ces témoignages de franchise & d'amitié que je reçus d'elle , aussibien que du parti qu'elle prenoit de ne plus voir Valville.

Je l'entendis soupirer en me quittant. Je ne vous reverrai que demain , me dit-elle , & j'espère vous retrouver plus tranquille , & plus sensible à notre amitié.

A tout cela , nulle réponse de ma part ; je la suivis seulement des yeux jusqu'à ce qu'elle fût sortie.

Me voilà donc seule , immobile , & toujours renversée dans mon fauteuil , où je restai

stai bien encore une demie heure, dans une si grande confusion de pensées & de mouvemens, que j'en étois comme stupide.

La Religieuse, dont je vous ai quelque-fois parlé, qui m'aimoit, & que j'aimois, entra, & me surprit dans cet accablement de cœur & d'esprit. J'eus beau la voir, je n'en remuai pas davantage, & je crois que toute la Communauté seroit entrée que ç'au-roit été de même.

Il y a des afflictions, où l'on s'oublie, où l'ame n'a plus la discrétion de faire aucun mystere de l'état où elle est : vienne qui voudra, on ne s'embarrasse guère de servir de spectacle, on est dans un entier abandon de soi-même; c'est ainsi que j'étois.

Cette Religieuse, étonnée de mon immobilité, de mon silence, & de mes regards stupides, s'avança avec une espee d'effroi.

Eh ! mon Dieu, ma fille, qu'est ce que c'est ? Qu'avez-vous ? me dit-elle : venez-vous de vous trouver mal ?

Non, lui répondis-je. Et j'en restai là.

Mais, de quoi s'agit-il ? Vous voilà pâle, abbatue, & vous pleurez, je pense : avez-vous reçu quelque mauvaise nouvelle ?

Oui, lui repartis-je encore : & puis je me tus.

Elle ne sçavoit que penser de mes monosyl-

nosyllabes , & de l'air imbécile dont je les prononçois.

Alors , elle apperçut cette Lettre , qui étoit sur moi , que je tenois encôre d'une main foible , & que j'avois trempée de mes larmes.

Est-ce-là le sujet de votre affliction , ma chere enfant , ajouta-t'elle en la prenant ? & me permettez-vous de voir ce que c'est ?

Oui. (c'est encôre moi qui répond) Eh ! de qui est-elle ? Hélas ! de qui elle est ? Je n'en pus dire davantage , mes pleurs me couperent la parole.

Elle en fut touchée , je vis qu'elle s'esfuiroit les yeux ; ensuite elle lut la Lettre : il ne lui fut pas difficile de juger de qui elle étoit ; elle sçavoit mes affaires : elle voioit dans cette Lettre une déclaration d'amour , on prioit la personne à qui on l'adressoit de ne m'en rien dire ; on y parloit de Madame de Miran , qui devoit l'ignorer aussi. Ajoutez à cela l'affliction où j'étois ; tout concluoit que Valville avoit écrit la Lettre , & que je venois en ce moment d'apprendre son Infidélité.

Allons , Mademoiselle , je suis au fait , me dit-elle : vous pleurez , vous êtes consternée , ce coup-ci vous accable ; & j'entre dans votre douleur : vous êtes jeune , & vous manquez d'expérience : vous êtes née avec un bon

bon cœur, avec un cœur simple & sans artifice ; le moi en que vous ne soiez pas pénétrée de l'accident qui vous arrive ! Oui, Mademoiselle, plaignez-vous, soupirez, répandez des larmes, dans ce premier instant-ci : moi, qui vous parle, je connois votre situation, je l'ai éprouvée, je m'y suis vûe, & je fus d'abord aussi affligée que vous : mais, une amie que j'avois, qui étoit à peu près de l'âge que j'ai à présent, & qui me surprit dans l'état où je vous vois, entreprit de me consoler ; elle me parla raison, me dit des choses sensibles ; je l'écoutai, & elle me consola.

Elle vous consola ! m'écriai-je en levant les yeux au Ciel ! elle vous consola, Madame ?

Où, me répondit-elle. Vous ne comprenez pas que cela se puisse, & je pensois comme vous.

Voions, me dit cette amie. De quoi vous desesperez-vous ? De l'accident du monde le plus fréquent, & qui tire le moins à conséquence pour vous. Vous aimiez un homme, qui vous aimoit, & qui vous quitte, qui s'attache ailleurs : & vous appelez cela un grand malheur ? Mais, est-il bien vrai, que c'en soit un ? & ne se pourroit-il pas, que ce fût le contraire ? Que sçavez-vous s'il n'est pas avantageux pour vous, que cet hom-

homme-là ait cessé de vous aimer ; si vous ne vous seriez pas repentie de l'avoir épousé ; si la jalousie , son humeur , son libertinage ; si mille défauts essentiels , qu'il peut avoir , & que vous ne connoissez point , ne vous auroient pas fait gémit le reste de votre vie ? Vous ne regardez que le moment présent : jetez votre vûe un peu plus loin. Son infidélité est peut-être une grace que le Ciel vous a faite : la Providence qui nous gouverne est plus sage que nous , voit mieux ce qu'il nous faut , nous aime mieux que nous ne nous aimons nous-mêmes ; & vous pleurez aujourd'hui de ce qui sera peut-être dans peu de tems le sujet de votre joie. Mettez-vous bien dans l'esprit , que vous ne deviez pas épouser celui dont il est question , & qu'assurément ce n'étoit pas votre destinée ; qu'il est très-possible que vous y gagniez , comme j'y ai gagné moi-même , ajouta-t'elle , à ne pas épouser un jeune homme riche , à qui j'étois chere , qui me l'étoit , & qui me laissa aussi pour en aimer une autre , qui est devenue sa femme , qui est malheureuse à ma place , & qui , avant que d'être à lui , auroit eu l'aveugle folie de se consumer en regrets , s'il l'avoit quittée à son tour. Vous m'allez dire , que vous l'aimez , que vous n'avez point de bien , & qu'il auroit fait votre fortune : soit ; mais , n'avez-

n'avez-vous que son infidélité à craindre ? Etoit-il à l'abri d'une maladie ? Ne pouvoit-il pas mourir ; & en ce cas, tout étoit-il perdu ? N'y avoit-il plus de ressources pour vous ? & celles qui vous seroient restées, son inconstance vous les ôte-t'elle ? Ne les avez-vous pas aujourd'hui ? Vous l'aimez : pensez-vous, que vous ne pourrez jamais aimer que lui , & qu'à cet égard tout est terminé pour vous ? Eh ! mon Dieu, Mademoiselle, est-ce qu'il n'y a plus d'hommes sur la terre, & de plus aimables que lui , d'aussi riches, de plus riches même, de plus grande distinction, qui vous aimeront davantage, & parmi lesquels il y en aura quelqu'un que vous aimerez plus que vous n'avez aimé l'autre ? Que signifie votre désolation ? Quoi ! Mademoiselle, à votre âge ? Eh ! vous êtes si jeune, vous ne faites que commencer à vivre. Tout vous rit. Dieu vous a donné de l'esprit, du caractère, de la figure : vous avez mille heureux hazards à attendre, & vous vous desesperez, à cause qu'un homme, qui reviendra peut-être, & dont vous ne voudrez plus, vous manque de parole.

Voilà ce que mon Amie me dit dans les premiers momens de ma douleur, ajouta ma Religieuse ; & je vous le dirai aussi, quand vous pourrez m'entendre.

Ici, je fis un soupir ; mais, de ces soupirs
qui

qui nous échappent, quand on nous dit quelque-chose qui adoucit le chagrin où nous sommes.

Elle s'en aperçut. Ces motifs de consolation me touchèrent, me dit-elle tout de suite; & ils doivent vous toucher encore davantage: ils vous conviennent plus qu'ils ne me convenoient. Mon Amie me parloit de mes ressources; vous en avez plus que je n'en avois; je ne vous le dis pas pour vous flatter: j'étois assez passable, mais ce n'étoit, ni votre physionomie: il n'y a pas de comparaison. A l'égard de l'esprit & des qualitez de l'ame, vous avez des preuves de l'impression que vous faites à tout le monde de ce côté là: vous voyez l'estime & la tendresse que Madame de Miran a pour vous: je ne sache dans notre maison personne de raisonnable qui ne soit prévenu en votre faveur. Madame Dorfin, dont vous m'avez parlé, & qui passe pour si bon juge du mérite, seroit une autre Madame de Miran pour vous, si vous vouliez: vous avez plû à tous ceux qui vous ont vûe chez elle: par-tout où vous avez paru, c'est de même; nous en sçavons quelque chose: je me compte pour rien, mais je ne m'attache pas aisément; j'y suis difficile, & je me suis tout d'un coup intéressée à vous. Eh! qui est-ce, qui ne s'y intéressera pas? Qu'est-ce pour vous qu'un
Amant

Amant de moins, qui se deshonne en vous quittant, qui ne fait tort qu'à lui & non pas à vous, & qui de tous les partis qui se presenteront n'est pas à mon gré le plus considérable?

Ainsi, soiez tranquille, Marianne; mais, je dis absolument tranquille: il n'est pas question ici d'un grand effort de raison pour l'être; & le moindre petit sentiment de fierté, joint à tout ce que je viens de vous dire, est plus qu'il n'en faut pour vous consoler.

Je la regardai alors, moitié vaincue par ses raisons, & moitié attendrie de reconnoissance pour toute la peine que je lui vois prendre, afin de me persuader; & je laissai même tomber amicalement mon bras sur elle, d'un air qui signifioit, Je vous remercie, il est bien doux d'être entre vos mains.

Et c'étoit-là en effet ce que je sentoisi: ce qui marquoit, que ma douleur se relâchoit. Nous sommes bien prêts de nous consoler, quand nous nous affectionnons aux gens qui nous consolent.

Cette obligeante fille resta encore une heure avec moi, toujours à me dire les choses du monde les plus insinuanes, & qu'elle avoit l'art de me faire trouver sensées. Il est vrai, qu'elles l'étoient, je pense; mais, pour m'y rendre attentive, il falloit encore

y joindre l'attrait de ce ton affectueux, de cette bonté de cœur, avec laquelle elle me les disoit.

La cloche l'appella pour souper : quant à moi, on m'apportoit encore à manger dans ma chambre.

Ah ça, me dit-elle en riant, je vous laisse. Mais, ce n'est plus un enfant sans réflexion que je quitte, comme vous l'étiez lorsque je suis arrivée ; c'est une fille raisonnable, qui se connoît, & qui se rend justice. Eh ! Seigneur, à quoi songiez-vous avec vos soupirs & votre accablement ? ajouta t'elle. Oh ! je ne vous le pardonnerai pas si-tôt, & je prétens vous appeller petite-fille encore long-tems à cause de cela.

Je ne pus, à travers ma tristesse, m'empêcher de sourire à ce discours badin, qui ne laissoit pas que d'avoir sa force, & qui me dispoit tout doucement à penser, qu'en effet je m'exagerois mon malheur. Est-ce que nos amis le prendroient sur ce ton-là avec nous, si le motif de notre affliction étoit si grave ? Voilà à peu près ce qui s'insinue dans notre esprit, quand nous voions nos amis n'y faire pas plus de façon en nous consolant.

Là-dessus, elle partit. Une Sœur converse m'apporta à souper ; elle rangea quelque chose dans ma chambre : cette bonne fille

filie étoit naturellement gaie. Allons, allons, me dit-elle, vous voilà déjà presque aussi vermeille qu'une rose, notre maladie est bien loin, il n'y paroît plus; ne ferez-vous pas un petit tour de jardin après souper?

Non, lui dis-je. Je me sens fatiguée, & je crois que je me coucherai dès que j'aurai mangé.

Eh bien! à la bonne heure, pourvu que vous dormiez, me répondit elle; ceux qui dorment valent bien ceux qui se promènent. Aussi-tôt elle s'en alla.

Vous jugez bien, que je fis un souper léger; &, quoique ma Religieuse eût un peu ramené mon esprit, & m'eût mise en état de me calmer moi-même, il me restoit toujours un grand fond de tristesse.

Je repassois sur tous ses discours, Vous ne faites que commencer à vivre, m'avoit-elle dit: & elle a raison, me répondois-je, ceci ne décide encore de rien; je dois me préparer à bien d'autres événemens. D'autres que lui m'aimeront, il le verra, & ils lui apprendront à estimer mon cœur. Et c'est en effet ce qui arrive souvent: soit dit en passant.

Un volage est un homme, qui croit vous laisser comme solitaire; se voit-il ensuite remplacé par d'autres; ce n'est plus-là son

compte, il ne l'entendoit pas ainsi, c'est un accident qu'il n'avoit pas prévu : il diroit volontiers, est-ce bien elle ? il ne sçavoit pas que vous aviez tant de charmes.

De nouvelles idées succédoient à celles-là. Faut-il que le plus aimable de tous les hommes, oui, le plus aimable, le plus tendre, on a beau dire, je n'en retrouverai point comme lui ; faut-il que je le perde ? Ah ! Monsieur deValville, les graces de Mademoiselle Varthon ne vous justifieront pas ; & j'aurai peut-être autant de partisans qu'elle. Là-dessus je pleurois, & je me couchai.

Parmi tant de pensées, qui me rouloient dans la tête, il y en eut une qui me fixa.

Eh quoi ! avec de la vertu, avec de la raison, avec un caractère & des sentimens qu'on estime, avec ma jeunesse, & les agrémens qu'on dit que j'ai, j'aurai la lâcheté de périr d'une douleur qu'on croira peut-être intéressée, & qui entretiendra encore la vanité d'un homme qui en use si indignement !

Cette dernière Réflexion releva mon courage : elle avoit quelque chose de noble, qui m'y attacha, & qui m'inspira des résolutions qui me tranquilliserent. Je m'arrangeai sur la maniere dont j'en agirois avec Valville, & dont je parlerois à Madame de Miran dans cette occurrence. En

En un mot, je me proposai une conduite, qui étoit fiere, modeste décente, digne de cette Marianne dont on faisoit tant de cas; enfin, une conduite, qui, à mon gré, serviroit bien mieux à me faire regretter de Valville, s'il lui restoit du cœur, que toutes les larmes que j'aurois pû répandre, qui souvent nous dégradent aux yeux mêmes de l'Amant que nous pleurons, & qui peuvent jeter du moins un air de disgrâce sur nos charmes.

De sorte qu'enthousiasmée moi-même de mon petit plan généreux, je m'assoupis insensiblement, & ne me réveillai qu'assez tard; mais aussi ne me réveillai-je que pour soupirer.

Dans une situation comme la mienne, avec quelque industrie qu'on se secoure, on est sujette à de fréquentes rechûtes; & tous ces petits repos, qu'on se procure, sont bien fragiles. L'ame n'en jouit qu'en passant, & sçait bien qu'elle n'est tranquille que par un tour d'imagination qu'il faudroit qu'elle conservât, mais qui la gêne trop; de façon qu'elle en revient toujours à l'état qui lui est le plus commode, qui est d'être agitée.

Et c'est aussi ce qui m'arriva. Je songeai, que non-seulement Valville étoit un infidèle, mais que Madame de Miran ne seroit

B 3

plus

plus ma Mere. Ah! Seigneur, n'être point sa fille, ne point occuper cet appartement qu'elle m'avoit montré chez elle!

Souvenez-vous-en, Madame. De cet appartement j'aurois passé dans le sien; quelle douceur! Elle me l'avoit dit avec tant de tendresse, je me l'étois promis, j'y comptois; &, il falloit y renoncer. Valville ne vouloit plus que cela s'accomplît; &, dans mon petit arrangement de la veille, je n'avois point songé à cet article-là.

Et ce Portrait de ma Mere, Madame, que deviendra-t'il? ce portrait, que j'avois demandé, qu'elle m'avoit assuré qu'on mettroit dans ma chambre, qui y étoit peut-être déjà, & qui y étoit inutilement pour moi? Que de douleurs! Il m'en venoit toujours de nouvelles.

J'attendois Madame de Miran ce jour-là; mais, je ne l'attendois que l'après-midi, & cependant elle arriva le matin.

Ma Religieuse, qui étoit venue chez moi quelques instans après que j'avois été habillée, & dont l'entretien m'avoit encore soulagée; cette Religieuse, dis-je, étoit à peine sortie, que je vis entrer Mademoiselle Varthon.

Il n'étoit qu'onze heures du matin; elle me parut abbatue, mais moins triste que la veille. Je lui fis un accueil, qu'on ne pou-
voit

voit appeller ni froid ni prévenant, qui étoit mêlé de beaucoup de langueur : &, franchement, malgré tout ce qu'elle m'avoit dit, j'avois quelque peine à la voir. Je ne sçais si elle y prit garde ; mais, sans témoigner y faire attention.

J'ai crû devoir vous apprendre une chose, me dit-elle d'un air ouvert, mais à travers lequel j'apparcûs de l'embarras ; c'est que je fors d'avec Monsieur de Valville.

Elle s'arrêta-la, comme honteuse elle-même de la nouvelle qu'elle m'apprenoit.

A ce début si étonnant pour moi, après tout ce qu'elle m'avoit dit à cet égard, je soupirai d'abord. Ensuite, je n'ai pas de peine à le croire, lui répondis-je toute consternée.

N'allez pas me condamner sans m'entendre, reprit elle aussi tôt : je vous avois assurée, que je ne le verrois plus, & c'étoit mon intention ; mais, je n'ai pas deviné que c'étoit lui qui étoit la bas ; (& là-dessus elle disoit vrai, je l'ai sçu depuis.)

On est venu m'avertir, qu'on me demandoit de la part de Madame de Miran, continua-t'elle ; & vous sentez bien que je ne pouvois pas me dispenser de paroître : il y auroit eu de l'impolitesse, & même de la malhonnéteté à refuser de descendre sans avoir d'excuse valable à alléguer. Ainsi, il a

fallu me montrer, quoiqu'avec repugnance ; car, j'ai hésité d'abord ; il sembloit que j'avois un pressentiment de ce qui alloit m'arriver. Jugez de mon étonnement quand j'ai trouvé Monsieur de Valville au Parloir.

Vous vous êtes donc retirée, lui dis-je d'une voix foible & tremblante ? Vraiment, je n'y aurois pas manqué, me répondit-elle en rougissant. Mais, dès que je l'ai vû, je n'ai pû résister à un mouvement de colere, qui m'a prise, & qui étoit bien naturel. N'aurez-vous pas été comme moi ? Non, lui dis-je ; il y auroit eu beaucoup plus de colere à vous en aller.

Peut-être bien, reprit-elle ; mais, mettez-vous à ma place avec l'opinion que j'avois de lui.

Ce terme (que j'avois) me fit peur, il n'étoit pas de bon augure.

Vous êtes bien hardi, Monsieur, lui ai je dit, (c'est elle qui parle) de venir encore me surprendre, après la Lettre que vous m'avez écrite, & que vous ne m'avez fait recevoir qu'en me trompant. En venez-vous chercher la Réponse ? La voici, Monsieur : c'est que votre Lettre, & que vos visites, m'offensoient ; & que le petit service, que vous m'avez rendu, dont je vous sçavois gré, ne vous dispensoit pas d'oublier les égards que vous me devez, sur-tout dans les circonstances

ces de l'engagement où vous êtes avec une jeune personne que vous ne pouvez quitter sans perfidie. C'est elle, que vous avez à voir ici, Monsieur, & non pas moi, qui ne suis point faite pour être l'objet d'une galanterie aussi injurieuse.

Voilà ce que j'étois bien-aïse de lui dire avant que de le quitter, ajouta-t'elle; après quoi, j'ai fait quelques pas pour le laisser la, sans daigner l'écouter: & j'allois sortir, quand je lui ai entendu dire, Ah! Mademoiselle, vous me desesperez; & cela avec un cri si douloureux & si emporté, que j'ai crû devoir m'arrêter, dans la crainte qu'il ne criât encore, & que cela ne fit une scène; ce qui auroit été fort desagréable.

Oh! non, lui dis-je: il n'extravague pas. Il étoit inutile d'être si prudente.

Vous m'excuserez, me répondit-elle un peu confuse: vous m'excuserez. La Tourrière, ou quelqu'un de la Cour, n'avoit qu'à venir au bruit, & je n'aurois scû que dire. Ainsi, il étoit plus sage de rester pour un moment: car, je ne croïois pas que ce fût pour davantage.

Eh bien, Monsieur, que voulez-vous, lui ai-je dit toujours du même ton? Je n'ai rien à scavoir de vous.

Hélas! Mademoiselle, je n'ai, je vous jure, qu'un seul mot à vous dire. Qu'un seul

B 5

mot:

mot ? Revenez, je vous prie, m'a-t'il répondu avec un air si effaré, si ému, qu'il n'y a pas eu moien de pour-suivre mon chemin; c'étoit trop risquer.

Je me suis donc avancée. Voions donc, Monsieur, de quoi il s'agit.

Je venois vous informer, a-t-il repris, que ma mere passera ici entre midi & onze heures, dans le dessein de vous emmener dîner avec Marianne: elle ne m'a point chargé de vous l'apprendre; mais, je me suis imaginé, que vous me permettriez de vous prévenir.

Ce n'étoit pas la peine, Monsieur, lui ai-je dit. Madame de Miran me fait beaucoup d'honneur, & je verrai le parti que j'ai à prendre. Est-ce-là tout?

Quoi! lui demander encore si c'est là tout? Vous ne finirez donc jamais? dis-je à Mademoiselle Varthon.

Eh! mais, au contraire, reprit-elle. Est-ce-là tout, signifioit seulement qu'il m'impatientoit. Je ne le disois qu'afin d'avoir un prétexte de me sauver; car, j'appréhendois toujours son air ému: on ne sçait comment faire avec des esprits si peu maîtres d'eux. Et, alors, en m'assurant qu'il alloit finir, il a entamé un discours, que j'ai été obligée d'écouter tout entier. C'étoit sa justification sur votre compte, à l'occasion de ce que je lui avois parlé

parlé de perfidie ; & vous jugez bien , que ses raisons ne m'ont pas persuadée , qu'il fût aussi excusable qu'il croit l'être : mais, je vous avoue, que je ne l'ai pas trouvé non plus tout-à-fait si coupable que je le pensois.

Ah ! Seigneur, m'écriai je ici, sans lever la tête que j'avois toujours tenue baissée par ménagement pour elle (c'est-à dire, pour lui épargner des regards qui lui auroient dit : Vous n'êtes qu'une hypocrite.) Ah ! Seigneur, pas tout-à-fait si coupable ! Eh ! vous le méprisés tant hier ! ajoutai je.

Eh ! mais, vraiment oui, reprit-elle, je le méprisais ; il me paroissoit le plus indigne homme du monde ; & je ne prétens pas, qu'il n'ait point de tort : je dis seulement, qu'il en a moins, que nous ne nous l'imaginons ; & je ne le dis même, que pour diminuer l'afflion où vous êtes, que pour vous rendre son procédé moins fâcheux. Ce n'est que par amitié que je vous parle ; écoutez jusqu'au bout. Vous l'avez regardé comme un volage, comme un perfide, qui a subitement changé ; & , point du tout, cela vient de plus loin ; il y avoit déjà quelque tems, qu'il tâchoit d'avoir d'autres sentimens. Voilà ce qu'il m'a dit presque la larme à l'œil ; c'étoit même un peu avant votre maladie, qu'il combattoit son amour qu'on lui reprochoit : il cherchoit à se dissiper, à aimer ailleurs :

leurs ; il ne vouloit qu'un objet , il m'a vûe, je ne lui ai point déplü , il a senti cette légère préférence qu'il me donnoit sur d'autres, & il en a profité pour s'en tenir à moi : voilà tout.

Eh ! mon Dieu, Mademoiselle , lui dis-je en l'interrompant , est-ce donc-là ce que vous voulez que j'écoute ? Est-ce-là la consolation que vous m'apportez ?

Eh ! mais oui, reprit-elle , je me suis figuré que c'en étoit une. N'est-il pas plus doux pour vous de penser, que ce n'est point par inconstance , ou faute d'amour qu'il vous a laissée ; que même ils s'est fait violence en vous quittant, & qu'il ne vous quitte que par des motifs qu'il croit raisonnables ; & qui, si je ne me trompe , vous le paroîtront assez , si vous voulez que je vous les dise, pour vous ôter la désagréable opinion que vous avez de lui : & je ne tâche pas à autre chose.

Ah ça, voïons : vous m'avez conté votre Histoire, ma chere Marianne ; mais , il y a bien de petits articles, que vous ne m'avez dit qu'en passant, & qui sont extrêmement importants, qui ont pû vous nuire. Valville, qui vous aimoit, ne s'y est point arrêté il ne s'en est point soucié ; & il a bien fait. Mais, votre Histoire a éclaté, ces petits articles ont été scûs de tout le monde, & tout
le

le monde n'est pas Valville, n'est pas Madame de Miran : les gens qui pensent bien sont rares. Cette Marchande de Linge, chez qui vous avez été en boutique ; ce bon Religieux qui a été vous chercher du secours chez un parent de Valville ; ce Couvent où vous avez été vous présenter pour être reçue par charité ; cette Avanture de la Marchande qui vous reconnut chez une Dame appelée Madame de Fare ; votre Enlèvement d'ici ; votre Apparition chez le Ministre en si grande compagnie ; ce petit Commis qu'on vous destinoit à la place de Valville ; & cent autres choses, qui font, à la vérité, qu'on loue votre caractère, qui prouvent qu'il n'y a point de fille plus estimable que vous, mais qui sont humiliantes, qui vous rabaisent quoi qu'injustement, & qu'il est cruel qu'on sache, à cause de la vanité qu'on a dans le monde : tout cela, dis-je, dont Valville m'a rendu compte, lui a été représenté. Vous ne sçauriez croire tout ce qu'on lui a dit là-dessus, ni combien on condamne sa mere, combien on persecute ce jeune homme sur le dessein qu'il a de vous épouser : ce sont des amis qui rompent avec lui, ce sont des parens qui ne veulent plus le voir, s'il ne renonce pas à son projet ; il n'y a pas jusqu'aux indifferens qui le raillent : en un mot, c'est tout ce qu'il y a de plus mortifiant qu'il

qu'il faut qu'il essuie, ce sont des avanies sans fin: je ne vous en répète pas la moitié. Quoi! une fille qui n'a rien, dit-on; quoi! une fille qui ne sçait qui elle est? Eh! comment oserez-vous la montrer Monsieur? Elle a de la vertu. Eh! n'y a-t'il que les filles de ce genre-là, qui en ont? N'y a-t'il que votre orpheline d'aimable? Elle vous aime. Eh! que peut-elle faire de mieux? Est-ce-là un amour si flateur? Pouvez-vous être sûr, qu'elle vous auroit aimé, si elle avoit été votre égale? A-t'elle eu la liberté du choix? Que sçavez-vous si la nécessité où elle étoit ne lui a pas tenu lieu de penchant pour vous? Et toutes ces idées-là vous viendront quelque jour dans l'esprit, ajoute-t'on malignement & sottement, vous sentirez l'affront que vous vous faites à présent, vous le sentirez; & du moins allez vivre ailleurs, sortez de votre pais, allez-vous cacher avec votre femme, pour éviter le mépris où vous tomberez ici; mais, n'esperez pas, en quelque endroit que vous alliez, d'éviter le malheur de la hair, & de maudire le jour où vous l'avez connue.

Oh! je n'en pûs écouter davantage: je m'étois tue pendant toutes les humiliations qu'elle m'avoit données; j'avois enduré le récit de mes miseres. A quoi m'eut servi de me défendre ou de me plaindre? Il n'étoit

toit plus douteux que j'avois affaire à une fille toute déterminée à suivre son penchant: je voïois bien que Valville s'étoit justifié auprès d'elle, qu'il l'avoit gagnée, & qu'elle ne cherchoit à le disculper auprès de moi, que pour se dispenser elle-même de le mépriser autant qu'elle s'y étoit engagée. Je le voïois bien, & mes reproches n'eussent abouti à rien.

Mais, cette haine, dont elle avoit la cruauté de me parler, & qu'on prédisoit à Valville qu'il auroit pour moi, ces malédictions qu'il donneroit au jour de notre connoissance, me percerent le cœur, & poussèrent ma patience à bout.

Ah! c'en est trop, Mademoiselle, m'écriai-je, c'en est trop. Lui, me détester! lui, maudire le tems où il m'a vûe! & vous avez le courage de me l'annoncer, de venir m'entretenir d'une idée aussi affreuse, & de m'en entretenir sous prétexte d'amitié, pour me consoler, dites-vous, pour diminuer mon affliction; & vous croïez que je ne vous entens pas; que je ne vois pas le fond de votre cœur? Ah! Seigneur, à quoi bon me déchirer comme vous faites? Eh! ne sçauriez-vous l'aimer, sans achever de m'ôter la vie? Vous voulez qu'il soit innocent, vous voulez que j'en convienne. Eh bien, Mademoiselle, il l'est, rendez-lui votre estime: il a bien

bien fait, il devoit rougir de m'aimer : je vous l'accorde, je vous passe l'énumération de tous les opprobres dont notre mariage le couvrirait. Oui, je ne suis plus rien ; la moindre des créatures est plus que moi ; je n'ai subsisté jusqu'ici que par charité, on le sçait, on me le reproche : vous me le répétez, vous m'écrasez, & en voilà assez ; je suis assez avilie, assez convaincue que Valville a dû m'abandonner, & qu'il a pu le faire sans en être moins honnête homme ; mais, vous me menacez de sa haine & de ses malédictions, moi qui ne vous répons rien, moi qui me meurs. Ah ! c'en est trop, vous dis-je ; & Dieu me vengera, Mademoiselle, vous le verrez : vous pouviez justifier Valville, & m'insinuer que sa passion pour vous n'est point blamable, sans venir m'accabler de ce présage barbare qu'on lui fait sur mon compte : & c'est peut-être vous, qu'il haïra, Mademoiselle ; c'est peut-être vous, & non pas moi, prenez-y garde.

Cette violente sortie l'étourdit : elle ne s'attendoit pas à être si bien devinée ; & je la vis pâlir & rougir successivement.

Vous interprétez bien mal mes intentions, me répondit-elle d'un air troublé. Ah ! Seigneur, quel emportement ! Je vous écrase, je vous déchire, & Dieu me punira : voilà qui est étrange ! Eh ! de quoi me puniroit-

iroit-il, Mademoiselle : ai-je quelque part à vos chagrins ? Suis-je responsable des idées qu'on inspire à ce jeune homme ? Est-ce ma faute à moi, s'il en est frappé ? Et, dans le fond, est-il si étonnant qu'elles lui fassent impression ? Oûi, je vous le dis encore, ceci change tout ; il y a ici bien moins d'infidélité que de foiblesse, il est impossible s'en juger autrement. Ceux qui lui parlent ont plus de tort que lui, & il est certain que ce n'est pas-là un perfide, mais seulement un homme mal conseillé. J'ai crû vous faire plaisir en vous l'apprenant, & voilà toute la finesse que j'y entens. Voilà tout, Mademoiselle ; je souhai terois qu'il eût résisté à tout ce qu'on lui a dit, il en seroit plus louable : mais, de dire, que ni vous, ni moi, ni personne, aïons droit de le mépriser ; non : toute la terre excusera la faute qu'il a faite, elle ne le perdra dans l'esprit de qui que ce soit : c'est mon sentiment ; & si vous êtes équitable, ce doit être aussi le vôtre, pour la tranquillité de votre esprit.

Je serois encore plus tranquille, si cet entretien-ci finissoit, lui dis-je en pleurant.

Ah ! comme il vous plaira, il n'ira pas plus loin, me repondit-elle, & je vous assure qu'il est fini pour la vie. Adieu, Mademoiselle, ajouta-t'elle en se retirant. Je ne fis que baisser beaucoup la tête, & la laissai partir.

Vous allez croire, que je vais m'abandonner à plus de douleur que jamais : du moins, comme vous voyez, m'arrive-t'il un nouveau sujet de chagrin assez considérable.

Avant cet entretien, tout infidèle qu'étoit Valville, je ne pouvois pas absolument dire que j'eusse une rivale. Il est vrai, qu'il aimoit Mademoiselle Varthon ; mais, elle n'en étoit pas moins mon amie ; elle ne vouloit point de lui, elle le méprisoit, elle m'exhortoit à le mépriser aussi ; & encore une fois ce n'étoit pas-là une vraie rivale, au lieu qu'à présent c'en est une bien complete. Mademoiselle Varthon aime Valville, & l'aimera ; elle y est résolue, ses discours me l'annoncent, & suivant toute apparence, ce doit être-là un renouvellement de desespoir pour moi. Je vais recommencer à pleurer sans fin : n'est-ce pas ? Point du tout.

Un moment après qu'elle fut sortie de ma chambre, insensiblement mes larmes cessent : cette augmentation de douleur les arrête, & m'ôta la force d'en verser.

Quand un malheur, qu'on a crû extrême, & qui nous desespère, devient encore plus grand, il semble que notre ame renonce à s'en affliger ; l'excès qu'elle y voit la met à la raison : ce n'est plus la peine qu'elle s'en désôle, elle lui cède, & se tait. Il n'y a plus

plus que ce parti là pour elle : & ce fut celui que je pris sans m'en appercevoir.

Ce fut dans cette espèce d'état de sens froid, que je contemplai clairement ce qui m'arrivoit ; que je me convainquis qu'il n'y avoit plus de remede ; & que je consentis à endurer patiemment mon Avanture.

De façon que je sortis de là avec une tristesse profonde, mais paisible & docile ; ce qui est un état moins cruel que le desespoir.

Voilà donc à quoi j'en étois avec moi-même, quand cette Sœur converse, qui m'avoit apporté à manger la veille, arriva. Madame de Miran est ici, me dit-elle ; à quoi elle ajouta : Et on vous attend au parloir ; ce qui ne vouloit pas dite que ce fût Madame de Miran qui m'y attendoit.

Mais, je crus que c'étoit elle, d'autant plus que Mademoiselle Varthon m'avoit appris qu'elle devoit venir pour nous emmener toutes deux chez elle.

Je descendis donc ; & , malgré ce triste calme où je vous ai dit que j'étois, je descendis un peu émûe , mes yeux se mouillèrent en chemin.

Cette mere si tendre croit venir voir sa fille, me dis-je , & elle ne sçait pas qu'elle ne vient voir que Marianne, & que ce sera toujours Marianne pour elle.

Je résolus cependant de ne l'informer encore de rien ; j'avois mes desseins , & ce n'étoit pas là le moment que je voulois prendre.

Me voici donc à l'entrée du parloir. Là, j'essuiai mes pleurs, je tâchai de prendre un visage serain ; & , après deux ou trois soupirs que je fis de suite, pour me mettre le cœur plus à l'aise , j'entrai.

Un rideau, tiré de mon côté sur la grille du parloir, me cachoit encore la personne à qui j'allois parler ; mais, prévenue que c'étoit Madame de Miran :

Ah ! ma chere mere , est-ce donc vous, m'écriai-je en avançant vers cette grille, dont je pensai arracher le rideau, & qui, au lieu de Madame de Miran, me présenta Valville.

Ah ! mon Dieu ! m'écriai-je encore tout-à-coup, saisie en le voyant, & si saisie, que je restai long-tems le tête baissée, interdite, & sans pouvoir prononcer un mot.

Qu'avez-vous donc, belle Marianne, me répondit-il ? Oui, c'est moi ? Est-ce qu'on ne vous l'a pas dit ! Que je suis charmé de vous voir ? Hélas ! vous me paroissez encore bien foible : ma mere est dans un parloir ici près, qui parle avec Madame Dorfin à une Religieuse, à qui elle avoit quelque chose à dire de la part d'une de ses parentes, & elle m'a chargé

chargé de venir toujours vous avertir qu'elle alloit être ici dans un moment , & qu'elle avoit dessein de vous emmener avec votre amie Mademoiselle Varthon ; mais, j'ai bien peur que vous ne soiez pas encore en état de sortir ; voyez , cependant , voulez-vous aller vous habiller ?

Non , Monsieur , lui dis-je , en reprenant mes esprits , & avec une respiration un peu embarrassée , non , je ne m'habillerai point ; je suis une convalescente ; & Madame de Miran me permettra bien de rester comme me voilà.

Ah ! sans difficulté , reprit-il. Eh bien ! vous nous avez jetté dans de terribles allarmes , ajouta-t'il ensuite d'un ton d'un homme qui s'excite à paroître pressé , qui veut parler , & qui ne sçait que dire. Comment vous trouvez-vous ? Je ne sçais si je me trompe ; mais , on diroit que vous êtes triste ; c'est peut-être un reste de foiblesse qui vous donne cet air-la ; car apparemment rien ne vous chagrine.

Ce que je sentoie bien qu'il me disoit , à cause que mon accueil & que ma mélancolie l'inquiétoient sans doute.

Ce n'est pas qu'il crût que Mademoiselle Varthon m'avoit révélé son secret : elle lui avoit caché ce qui s'étoit passé entre elle & moi là-dessus , & lui avoit fait entendre, qu'elle

ne sçavoit nos engagements, que par une confiance d'amitié que je lui avois faite : mais, n'importe ; tout est suspect à un coupable. Et Mademoiselle Varthon, par quelque mot dit imprudemment, pouvoit m'avoir donné quelques lumieres, & c'est ce qu'il craignoit.

Jusques-là, je n'avois osé l'envisager ; je ne voulois pas qu'il vît dans mes yeux que j'étois instruite, & j'appréhendois de n'avoir pas la force de le lui dissimuler.

A la fin, il me sembla que je pouvois compter sur moi, & je levai les yeux pour répondre à ce qu'il venoit de me dire.

Au sortir d'une aussi grande maladie que la mienne, on est si languissante, qu'on en paroît triste, repartis-je, en examinant l'air qu'il avoit lui-même.

Ah ! Madame, qu'on a de peine à commettre effrontément une perfidie ! Il faut que l'ame se sente bien deshonorée par ce crime-là, il faut qu'elle ait une furieuse vocation pour être vraie, puisqu'elle surmonte si difficilement la confusion qu'elle a d'être fausse.

Figurez-vous, que Valville ne put jamais soutenir mes regards, que jamais il n'osa fixer les siens sur moi, malgré toute l'assurance qu'il tâchoit d'avoir.

En un mot, je ne le reconnus plus, ce
n'étoit

n'étoit plus le même homme ; il n'y avoit plus de franchise , plus de naïveté , plus de joie de me voir , dans cette physionomie autrefois si pénétrée & si attendrie quand j'étois présente. Tout l'amour en étoit effacé ; je n'y vis plus qu'embaras & qu'imposture ; je ne trouvai plus qu'un visage froid & contraint , qu'il tâchoit d'animer , pour m'en cacher l'ennui , l'indifférence , & la sécheresse. Hélas ! je n'y pûs tenir , Madame ; & j'eus bientôt baillé les yeux pour ne le plus voir.

En les baissant , je soupirai , il n'y eut pas moiën de m'en empêcher. Il le remarqua , & s'en inquiéta encore.

Est-ce que vous avez de la peine à respirer , Marianne , me dit-il ? Non , lui répondis-je , tout cela vient de langueur : & puis nous fûmes l'un & l'autre un petit intervalle de tems sans rien dire ; ce qui arriva plus d'une fois.

Ces petites pauses avoient quelque chose de singulier , nous ne les avions jamais connues dans nos entretiens passés ; & plus elles déconcertoient mon infidèle , plus elles devenoient fréquentes.

A mon égard , tout ce que j'étois en état de prendre sur moi , c'étoit de me taire sur le sujet de ma douleur , & le reste alloit comme il pouvoit.

Cette langueur, que vous avez, m'attriste moi-même, me dit-il : on nous avoit assuré que vous étiez plus rétablie (voiez, je vous prie, quels discours glacés!) vous dissipez-vous un peu dans votre couvent? vous y avez des amies.

Oui, repris-je, j'y ai une Religieuse qui m'aime beaucoup; & puis j'y vois Mademoiselle Varthon, qui est très-aimable. Elle le paroît, me dit-il, & vous devez en juger mieux que moi.

L'avez-vous fait avertir, lui dis-je? Sçait-elle que Madame de Miran va la venir prendre? Oui. Je pense que ma mere a dit qu'on lui parle, répondit-il.

Vous serez bien aisé de la mieux connoître, lui dis-je.

Eh! mais, je l'ai vûe ici une ou deux fois de la part de ma mere, & pour lui demander de vos nouvelles pendant que vous étiez malade, reprit-il. Ne le sçavez vous pas? Elle doit vous l'avoir dit.

Oui, répondis-je, elle m'en a parlé. Et puis nous nous tûmes; lui, toujours par embarras; & moi, moitié par tristesse & par discrétion.

Ah ça! tâchez donc de vous remettre tout-à fait, Mademoiselle, me dit-il: & ensuite: il me semble que j'entens ma mere dans la cour; voions si je me trompe, ajouta-t'il,

ta-t'il , pour aller regarder aux fenêtres.

Et ce petit mouvement lui épargnoit quelques discours qu'il auroit fallu qu'il me tint pour entretenir la conversation , ou du moins ne l'obligeoit plus qu'à me parler de loin sur ce qu'il verroit dans cette cour , & sur ce qu'il n'y verroit pas.

Oui , me dit-il , c'est elle-même , avec Madame Dorfin. Les voilà qui montent , & je vais leur ouvrir la porte.

Ce qu'en effet il alla faire , sans que je lui disse un mot. J'étouffois mes soupirs pendant qu'il se fauvoit ainsi de moi : il descendit même quelques degrés de l'escalier , pour donner la main à Madame Dorfin qui montoit la première.

La voilà donc , cette chere enfant , me dit-elle en entrant , & en me tendant la main : Graces au Ciel , nous la conserverons. Nous ne devons venir que cette après midi , Mademoiselle ; mais , j'ai dit à votre mere , que je voulois absolument dîner avec vous , pour vous voir plus long-tems. Madame , (c'étoit à Madame de Miran à qui elle s'adressoit) elle est mieux que je ne croïois , elle se remet à merveille , & n'est presque pas changée.

Je ne sçais plus ce que je répondis. Valville étoit à côté de Madame Dorfin , & sourioit en me regardant , comme s'il avoit eu

C 5 beau-

beaucoup de plaisir à me voir aussi. Ma fille, me dit Madame de Miran, tu ne t'es donc point habillée ? J'avois envoié Valville pour te dire que je venois te chercher.

A ce discours, qu'elle me tenoit de l'air du monde le plus affectueux, à ce nom de ma fille qu'elle me donnoit de si bonne-foi, je laissai tomber quelques larmes, & en memêtems, je m'aperçus que Valville rougissoit, je ne sçais pourquoi ; peut-être eut-il honte de me voir si inutilement attendrie, & de penser que ce doux nom de ma fille n'aboutiroit à rien.

En vérité, votre fille vous aime trop pour l'état de convalescence où elle est, dit alors Madame Dorfin ; elle n'a besoin, ni de ces petits mouvemens, ni de ces émotions de cœur qui lui prennent, & j'ai peur que cela ne lui nuise ; laissez-la se rétablir parfaitement, & puis qu'elle pleure tant qu'elle voudra de joie de vous voir ; mais, jusques-là, point d'attendrissement, s'il vous plaît. Alons, Mademoiselle, tâchez de vous réjouir, & partons ; car il se fait tard.

J'attens Mademoiselle Varthon, reprit Madame de Miran. Pour toi, ajouta-t'elle, nous t'emmènerons comme tu es : il n'est pas nécessaire que tu remonte chez toi, n'est-ce pas ?

Hélas ! malgré toute l'envie que nous avons de

de l'avoir, je tremble qu'elle ne puisse venir, dit promptement Valville, qui, sous prétexte de s'intéresser à ma santé, ne vouloit apparemment que me fournir une excuse dont il espéroit que je profiterois ; mais, il se trompa.

Vous m'excuserez, Monsieur, répondis-je, je ne me porte point mal ; &, puisque Madame veut bien me dispenser de m'habiller, (notez que ce *Madame* étoit pour ma Mere) je serai charmée d'aller avec elle.

Qu'est-ce que c'est que *Madame*, reprit en riant Madame de Miran, à qui parles-tu ? Ta maladie t'a rendue bien grave ! Dites *respectueuse*, ma Mere ; & je ne scaurois trop l'être, repartis-je avec un soupir, que je ne pus retenir, qui n'échappa point à Madame Dorfin, & qui confondit l'inquiet & coupable Valville ; il en perdit toute contenance ; &, en effet, il y avoit de quoi. Ce soupir, avec ce respect dans lequel je me retranchois, n'avoit point l'air d'être-là pour rien. Madame Dorfin remarqua aussi, qu'il en avoit été troublé : je le vis à la façon dont elle nous observoit tous deux.

Madam de Miran alloit peut-être me répondre encore quelque chose, quand Mademoiselle de Varthon entra dans un négligé fort decent & fort bien entendu.

Comme elle avoit prévu, que, malgré mes cha-

chagrins , je pourrois être de la partie du dîner , elle s'étoit sans doute abstenue , à cause de moi , de se parer davantage , & s'étoit contentée d'un ajustement fort simple , qui sembloit exclure tout dessein de plaire , ou qui , raisonnablement parlant , ne me laissoit aucun sujet de l'accuser de ce dessein.

Je devinai tout d'un coup ce ménagement apparent qu'elle avoit eu pour moi ; mais , je n'en fus pas la dupe.

En pareil cas , une Amante jalouse & trahie en sçait encore plus qu'une Amante aimée. Ainsi , son négligé ne m'en imposa pas. Je vis au premier coup d'œil , qu'il n'étoit pas de bonnefoi , & qu'elle avoit tâché de n'y rien perdre. La petite personne avoit bien voulu se priver de magnificence , mais non pas s'épargner les graces.

Et moi , qui m'étois laissée comme je m'étois mise en me levant , qui n'avois précisément songé qu'à jeter sur moi une mauvaise robe , moi , si changée , si maigre , avec des yeux éteins , avec un visage tel qu'on l'a quand on sort de maladie , tel qu'on l'a aussi quand on est affligé (voiez que d'accidens à la fois contre le mien!) je me sentis mortifiée , je vous l'avoue , de paroître avec tant de desavantage auprès d'elle , & par-là d'aider moi même à justifier Valville.

Qu'un Amant nous quitte & nous en préfère

feré une autre : eh bien ! soit ; mais , du moins , qu'il ait tort de nous la préférer ; que ce soit la faute de son inconstance , & non pas de nos charmes ; enfin , que ce soit une injustice qu'il nous fasse ; c'est bien la moindre chose ; & il me sembloit que je ne pouvois pas dire que Valville fût injuste.

De sorte que je me repentis de m'être engagée à diner chez Madame de Miran ; mais , il n'y avoit plus moïen de s'en dédire.

Et puis , dans le fond , il y avoit bien des choses à alléguer en ma faveur : ma rivale , après tout , n'avoit pas tant de quoi triompher. Si elle étoit plus brillante que moi , ce n'étoit pas qu'elle fût plus aimable , c'est seulement qu'elle se portoit bien , & que j'avois été malade. J'étois dispensée d'avoir mes graces , & elle étoit obligée d'avoir les siennes ; aussi les avoit-elle , & voilà jusqu'où elles alloient , pas davantage , au lieu qu'on ne sçavoit pas jusqu'où iroient les miennes quand elles seroient revenues.

Je ne vous répéterai point tous les complimentemens que ces Dames lui firent. Il étoit heure de partir , & nous sortîmes toutes deux du couvent pour monter en carosse.

Nous voici arrivées , on servit quelques momens après.

J'apprehende que cette petite fille-là ne soit pas bien rétablie , dit Madame de Miran ,

en me regardant après le repas ; elle a je ne sçais quelle mélancolie que je n'aime point : étoit-elle de même dans votre couvent, Mademoiselle ? (elle parloit à Mademoiselle Varthon, qui rougit de la question.)

Mais oui, Madame, à peu près, répondit elle ; elle a de la peine à revenir : il y a pourtant des momens où cela se passe ; sa maladie a été longue & violente.

Madame Dorfin ne disoit mot, & nous avoit toujours examinez Valville & moi. Le repas finit, il faisoit beau, & on fut se promener sur la terrasse du jardin. La conversation fut d'abord générale ; ensuite, on demanda à Mademoiselle Varthon des nouvelles de sa mere ; on parla de son voiage, de son retour, & de ses affaires.

Pendant qu'on étoit là-dessus, je feignis quelque curiosité de voir un cabinet de verdure qui étoit au bout de la terrasse : il me paroît fort joli, dis-je à Valville, pour l'engager à m'y mener.

Oh ! non, me répondit-il, c'est fort peu de chose. Mais, comme je me levai, il ne put se dispenser de me suivre, & je le separai ainsi du reste de la compagnie.

Je vous demande pardon, lui dis-je en marchant : on s'entretient de choses, qui vous interessent peut-être ; mais, nous ne serons qu'un instant.

Vous

Vous vous moquez, me dit-il d'un air forcé : ne sçavez-vous pas le plaisir que j'ai d'être avec vous ?

Je ne lui répondis rien ; nous entrions alors dans le cabinet, & le cœur me battoit ; je ne sçavois par où commencer ce que j'avois à lui dire.

A propos, commença-t'il lui-même, (& vous allez voir si c'étoit par un à propos qu'il devoit m'entretenir de ce dont il s'agissoit) vous souvenez-vous de cette charge que je veux avoir ?

Si je m'en ressouviens, Monsieur ? Sans doute, repartis je ; c'est cette affaire-là, qui a différé notre mariage : est-elle terminée, Monsieur, ou va-t'elle bien-tôt l'être ?

Hélas ! non, il n'y a encore rien de fini, reprit-il : nous sommes un peu moins avancés que le premier jour : ma mere vous en parlera sans doute ; il est survenu des oppositions, des difficultez, qui retardent la conclusion, & qui, malheureusement, pourront la retarder encore long-tems.

Notez, que c'étoit des difficultez faites à plaisir, qui venoient de son intrigue, & de celles de ses amis, sans que Madame de Miran en sçut rien, comme la suite va le prouver.

Ce sont des créanciers, continua-t'il, des héritiers, qui nous arrêtent, qu'il faut met-

tre

tre d'accord, &, qui suivant toute apparence, ne le seront pas si-tôt. J'en suis au désespoir : cela me chagrine extrêmement, ajouta-t'il, en faisant deux ou trois pas pour sortir du cabinet.

Un moment, Monsieur, lui dis-je, je suis un peu lassé ; assoïons-nous. Dites moi, je vous prie ; pourquoi ces difficultez vous chagrinent-elles ?

Eh ! mais, reprit-il, nè le devinez-vous pas ? Eh ! ce mariage qu'elles retardent ; vous jugez bien que je serois charmé qu'on pût le conclure : j'ai eu même quelque envie de proposer à ma mere de le terminer toujours en attendant la charge ; mais, j'ai crù qu'il valoit mieux s'en tenir à ce qu'elle a décidé là-dessus, & ne le pas trop presser ; n'est-il pas vrai ?

Ah ! il n'y a rien à craindre de sa part, lui répondis je : ce ne sera jamais par elle, que ce mariage manquera.

Non, certes dit-il, ni par moi non plus ; je crois que vous en êtes bien-persuadée : mais, cela n'empêche pas que ce retardement ne m'impatiente ; & je souhaiterois bien que ma mere eût été d'avis de ne pas remettre ; elle n'a pas consulté mon amour.

Je crus devoir alors saisir cet instant pour m'expliquer. Eh ! de quel amour parlez-vous donc, Monsieur, repris-je, seulement pour entamer la matiere ? Du-

Duquel ? me dit-il. Eh ! mais du mien, Mademoiselle ; de mes sentimens pour vous. Vous est-il nouveau, que je vous aime ? & vous en prenez-vous à moi des obstacles qui arrêtent une union que je desiré encore plus que vous ?

Pour toute réponse, je tirai sur le champ un papier de ma poche, & le lui donnai ; c'étoit la Lettre qu'il avoit écrite à Mademoiselle Varthon, & qui m'étoit restée, (vous le sçavez.)

Comme je la lui présentai ouverte, il la reconnut d'abord. Jugez dans quelle confusion il tomba : cela n'est point exprimable ; il eût fait pitié à toute autre qu'à moi ; il esfaia cependant de se remettre.

Eh bien ! Mademoiselle, qu'est-ce que c'est que ce papier ? Que voulez-vous que j'en fasse, me dit-il en le tenant d'une main tremblante ? Ah ! oui, ajouta-t'il ensuite en feignant de rire, & sans trop sçavoir ce qu'il disoit ; je vois bien, oui, c'est de moi, c'est ma Lettre, j'oubliois de vous en parler ; c'est une bagatelle. Vous étiez malade, la conversation rouloit sur l'amour, & à l'occasion de cela, j'ai plaisanté ; voilà tout. Je n'y songeois plus. C'est que nous nous sommes rencontrés ailleurs Mademoiselle Varthon & moi, je l'ai vûe chez Madame de Kilnare : hélas ! mon Dieu, tout le monde le sçait, il

n'y a pas de mystère ; je ne vous voïois pas , & on s'amuse. A propos de Madame de Kilnare, j'ai grande envie que vous la connoissiez ; je crois même lui avoir parlé de vous : c'est une femme de mérite.

Je le laissai achever tout ce discours, qui n'avoit ni fuite ni raison , & qui marquoit si bien le desordre de son esprit ; je me taisois les yeux baissés.

Quand il eut fini ; Monsieur, lui dis-je, sans lui faire aucun reproche, & sans relever un seul mot de ce qu'il avoit dit, je dois rendre justice à Mademoiselle Varthon ; ne l'accusez pas d'avoir sacrifié votre Lettre, elle ne me l'a donnée, ni par mépris, ni par dédain pour vous ; je ne l'ai eue qu'à la suite d'un entretien que nous eûmes hier ensemble, & elle ne sçavoit, ni l'intérêt que je prenois à vous, ni celui que j'avois la vanité de croire que vous preniez à moi, je vous assure.

Mais, la vanité, reprit-il, avec une phisionomie toute renversée, la vanité ! Mais, il n'y en a point là-dedans, c'est un fait, Mademoiselle.

Monsieur, lui répondis-je d'un ton modeste, aïez, je vous prie, la bonté de m'écouter jusqu'à la fin.

Mademoiselle Varthon, à qui vous rendez une visite il y a quelques jours, me dit, quand

quand elle vous eut quitté , qu'elle sortoit d'avec le fils de Madame de Miran , qui étoit venu de sa part lui demander de ses nouvelles & des miennes ; & de la Lettre , que vous veniez de lui donner en même tems , elle ne m'en dit pas un mot. Mais hier , en apprenant que notre mariage étoit conclu , elle demeura interdite.

Ha , ha ! interdite , s'écria-t-il ? Eh ! d'où vient ? Vous me surprenez ; que lui importe ?

Je n'en sçais rien , répondis-je , Mais , quoi qu'il en soit , je m'en aperçus ; je lui en demandai la raison , je la pressai , l'aveu de la Lettre lui échappa , & elle me la montra alors.

A la bonne heure , reprit-il encore , elle étoit fort la maîtresse , & ce n'étoit pas-là vous montrer quelque chose de bien important : qu'est-ce que c'est que cette Lettre ? Elle en sçait bien la valeur ; & je ne lui avois pas dit de ne la pas montrer.

Vous m'excuserez , Monsieur : vous ne vous en ressouvenez pas , & vous l'en priez dans la Lettre même , repartis-je doucement ; mais , achevons ; je ne vous ai fait cette petite explication , qu'afin que Mademoiselle Varthon , supposé qu'elle vous aime , comme assurément vous avez lieu de l'espérer , ne dise point que j'ai parlé en jalouse ,

ce qui ne me conviendrait pas avec une fille comme elle.

Mais, qu'est-ce que cela signifie ? Qu'est-ce que c'est que des explications, des jalousies, s'écria-t'il ? Que voulez vous dire ? En vérité, Mademoiselle Marianne, y songez-vous ? Que je meure si je vous comprends ; non, je n'y entens rien.

Eh ! Monsieur, lui dis-je, laissez-moi finir : avec qui vous abaissez vous à feindre ? Avez-vous oublié à qui vous parlez ? Ne suis-je pas cette Marianne, cette petite fille, qui doit tout à votre famille, qui n'aurait su que devenir sans ses bontés ? Et méritai-je que vous vous embarassiez dans des explications ? Non, Monsieur, ne m'interrompez plus, le tems nous presse ; il faut convenir de quelque chose ; vous savez les dispositions de votre cœur ; mais, songez donc que Madame de Miran les ignore ; qu'elle vous croit toujours dans vos premiers sentimens ; que d'ailleurs elle m'honore d'une tendresse infinie ; qu'elle se figure, que je serai sa fille ; qu'il lui tarde que je la sois ; & qu'elle pourra fort bien se résoudre à ne pas attendre que vous ayez votre charge pour nous marier, d'autant plus que vous l'avez vous même, il n'y a pas long tems, fort pressée pour ce mariage ; qu'elle croira vous combler de joie en l'avancant. Oh ! je vous demande,

irez-

irez-vous tout d'un coup lui dire, que vous ne voulez plus qu'il en soit question ? Je la connois, Monsieur, Madame votre mere à un cœur plein de droiture & de vertu ; &, sans compter le chagrin que vous lui feriez, cela lui causeroit encore une surprise qui vous nuiroit peut-être dans son esprit, & il faut tâcher de lui adoucir un peu cette Avanture-ci : une mere comme elle est bien digne d'être bien ménagée ; & moi-même , pour tous les biens du monde , je ne voudrois pas être cause que vous fussiez mal auprès d'elle, j'en serois inconsolable. Eh ! qui suis-je, pour être le sujet d'une querelle entre vous & Madame de Miran ; moi, qui vous ai l'obligation de la bien-veillance qu'elle a pour moi, & de tous les bien-faits que j'en ai reçûs ? Ah ! mon Dieu, ce seroit bien alors que vous auriez raison de détester le jour où vous avez connu cette mal heureuse orpheline : mais, c'est à quoi je ne donnerai pas lieu, si je puis. Ainsi, Monsieur, voyez comment vous souhaitez que je me conduise, & quel arrangement nous prendrons, afin de vous épargner les inconveniens dont je parle. Je ferai tout pour vous, hors de dire que je ne vous aime plus, ce qui n'est pas encore vrai ; & ce qu'après tout ce qui s'est passé, je n'aurois pas même la hardiesse de dire, quand ce seroit une vérité. Mais, à l'exception

de ce discours , vous n'avez qu'à me dicter ceux que vous trouverez à propos que je tiene: vous êtes le maître; & ce n'est que dans le dessein de vous servir, que j'ai pris la liberté de vous tirer à quartier: ainsi, expliquez-vous, Monsieur.

Jusques-là, Valville s'étoit défendu du mieux qu'il avoit pû, & avoit eu, je ne sçais comment, le courage de ne convenir de rien; mais, ce que je venois dire le mit hors d'état de résister davantage: ma générosité le terrassa, l'anéantit devant moi; je ne vis plus qu'un homme rendu, qui ne faisoit plus mystère de sa honte, qui s'y laissoit aller sans réserve, & qui se mettoit à la merci du mépris que j'étois bien en droit d'avoir pour lui. Je ne fis pas semblant de voir sa confusion; mais, comme il restoit muet, Aiez donc la bonté de me répondre, Monsieur, lui dis-je; que me prescrivez-vous?

Mademoiselle, comme il vous plaira; j'ai tort, je ne sçaurois parler: ce fut-là toute sa réponse.

Il-auroit cependant été nécessaire de voir ce que je dirai, ajoutai-je encore d'un air franc & pressant; mais, il se tût, il n'y eut plus moiën d'en tirer un mot.

Mademoiselle Varthon, qui s'étoit détachée de nos deux Dames, approchoit pendant qu'elles se promenoient.

Mon-

Monsieur, lui dis-je, dans l'incertitude où vous me laissez du parti que je dois prendre, j'en agirai avec le plus de discrétion qu'il me sera possible; & il ne tiendra pas à moi, que tout ceci ne réussisse au gré de vos desirs.

Comme il restoit toujours muet, & que j'allois le quitter après ce peu de mots, Mademoiselle Varthon, qui étoit déjà à l'entrée du cabinet, feignit d'être surprise de nous trouver là & en même-tems de n'oser nous interrompre.

Je vous demande pardon, nous dit-elle en se retirant: je ne sçavois pas que vous étiez encore ici, & vous croiois descendus dans le jardin.

Vous êtes bien la maîtresse d'entrer, Mademoiselle, lui dis-je; voilà notre entretien fini, & vous auriez pû en être: Monsieur est témoin qu'il ne s'y est rien passé contre vous.

Qu'appellez-vous contre moi? répondit-elle. Eh! mais vraiment, Mademoiselle, je n'en doute pas: quel rapport y a-t'il de vos secrets à ce qui me regarde?

Je ne reliquai rien, & je sortis du cabinet, pour retourner auprès de ces Dames, qui, de leur côté, venoient à nous; de façon que nos deux Amans que je laissois ne pûrent tout-au-plus demeurer qu'un moment ensemble.

Je ne sçais ce qu'ils se dirent ; mais , je les entendis qui me suivoient : & , en prêtant l'oreille , il me sembla que Mademoiselle Varthon parloit assez bas à Valville.

Pour moi , je revenois toute émue de ma petite expédition ; mais , je dis agréablement émue : cette dignité de sentimens que je venois de montrer à mon Infidèle , cette honte & cette humiliation que je laissois dans son cœur , cet étonnement où il devoit être de la noblesse de mon procédé , enfin cette supériorité que mon ame venoit de prendre sur la sienne ; supériorité , plus attendrissante que fâcheuse , plus aimable que superbe ; tout cela me remuoit intérieurement d'un sentiment doux & flatteur ? je me trouvois trop respectable pour n'être pas regrettée.

Voilà qui étoit fini : il ne lui étoit plus possible , à mon avis , d'aimer Mademoiselle Varthon d'aussi bon cœur qu'il auroit fait. Je le défois de m'oublier , d'avoir la paix avec lui-même ; sans compter , que j'avois dessein de ne le plus voir , ce qui seroit encore une punition pour lui : de sorte que , tout bien examiné , je crois qu'en vérité je me le figurois encore plus à plaindre que moi , mais qu'au surplus c'étoit sa faute ; pourquoi étoit-il infidèle ?

Et c'étoient - là les petites pensées qui m'occupoient en allant au-devant de Madame de Miran:

Miran : & je ne ſçauois vous dire le charme qu'elles auoient pour moi , ni combien elles tempéroient ma douleur.

C'eſt que la vengeance eſt douce à tous les cœurs offenſés ; il leur en faut une ; il n'y a que cela qui les ſoulage : les uns l'aiment cruelle , les autres généreufe ; & , comme vous voiez , mon cœur étoit de ces derniers : car , ce n'étoit pas vouloir beaucoup de mal à Valville , que de ne lui ſouhaiter que des regrets.

Je vous ai déjà dit , que Mademoiſelle Varthon & lui me ſuiuoient , & ils nous eurent bien-tôt joints.

Il s'étoit élevé un petit vent aſſez incommode : rentrons , dit Madame de Miran , & nous marchâmes du côté de la ſalle.

Je m'apperçus que Madame Dorſin , qui avoit la bonté de s'intéreſſer réellement à moi , & qui , dans de certains ſouſçons qui lui étoient venus , avoit pris garde à toutes nos démarches ; je m'apperçus , dis-je , qu'elle fixoit les yeux ſur Valville , qui , de ſon côté , détournoit la tête : ſa phifionomie n'étoit pas encore bien remiſe de tous les mouvemens qu'il avoit eſſuiés.

Madame de Miran même , qui ne ſe doutoit de rien , lui trouva apparemment quelque choſe de ſi dérangé dans l'air de ſon viſage , que , s'approchant de moi :

D s Ma

Ma fille, me dit-elle en baissant le ton, Valville me paroît triste & rêveur. Que s'est-il passé entre vous deux? Que lui as tu dit?

Rien dont il n'ait dû être fort content, ma mere, lui répondis-je, & j'avois raison, il n'avoit en effet qu'à se louer de moi. Je vais lui rendre sa gaieté, j'y suis déterminée, me repartit-elle sans s'expliquer davantage: & en ce moment nous rentrâmes tous.

Quand nous fûmes assis, Mademoiselle, me dit Madame de Miran, Mademoiselle Varthon est une amie devant qui on peut parler, je pense, du mariage qui est arrêté entre vous & mon fils; j'espère même, qu'elle nous fera l'honneur d'y être présente; ainsi, je ne ferai nulle difficulté de m'expliquer devant elle.

A ce début, la jeune personne changea de couleur: elle en prévint une scène où elle craignoit d'être impliquée elle-même: elle fit cependant une petite inclination de tête, en remerciement de la confiance que lui marquoit Madame de Miran.

Mon fils, continua la dernière, vous rêvez à votre charge; & j'avois résolu de ne vous marier, qu'après que vous l'aurez; mais, je ne m'attendois pas à toutes les difficultés qui vous empêchent de l'avoir; & puisqu'elles ne finissent point, qu'on ne sçait pas quand elles finiront, & qu'elles vous chagrinent, il n'y

n'y a qu'à passer par-dessus, & terminer le mariage, avec la seule précaution de le tenir secret pendant quelque tems. J'ai déjà pris des mesures, sans vous les avoir dites: il ne nous faut que trois ou quatre jours. Nous partirons d'ici le soir, pour aller coucher à la campagne: Madame, ajouta-t'elle, en montrant Madame Dorfin, a promis d'être des nôtres. Mademoiselle (elle parloit de ma rivale) voudra bien venir aussi, & le lendemain c'en sera fait.

Ici, Valville retomba dans toutes les détresses où je l'avois jetté il n'y avoit qu'un instant. Mademoiselle Varthon rougissoit, & ne sçavoit quelle figure faire. De mon côté, je me taisois, d'un air plus triste que satisfait, & il n'y avoit point de malice à mon silence: mais, c'est que ma tendresse & mon respect pour Madame de Miran, & peut-être aussi mon amour pour Valville, m'ôtoient la force de parler, me lioient la langue.

Ainsi, il se passa un petit intervalle de tems, sans que nous ouvrissions la bouche Valville & moi.

A la fin, ce fut lui qui prit le premier son parti, bien moins pour répondre, que pour prononcer quelques mots qui figurassent, qui tinssent lieu d'une réponse; car, il n'en avoit point de déterminée, & ne sçavoit ce qu'il

qu'il alloit dire : mais , il falloit bien un peu remplir ce vuide étonnant que faisoit notre silence.

Oui da , ma mere ; il est vrai ; vous avez raison ; il n'y a rien de plus aisé : oui , à la campagne ; quand on voudra ; il n'y aura qu'à voir.

Comment ? que dites-vous ? Il n'y aura qu'à voir ! reprit Madame de Miran , d'un ton qui signifioit : Où sommes-vous , Valville ? Etats-vous distrait ? Avez-vous entendu ce que j'ai dit ? Que faut-il donc voir ? Est-ce que tout n'est pas vu ?

Non , Madame , répondis-je alors à mon tour , en soupirant , non : la bonté , que vous avez de m'aimer , vous ferme les yeux sur les raisons qui doivent absolument rompre ce mariage ; & je vous conjure , par tous les bienfaits dont vous m'avez comblée , par la reconnoissance éternelle que j'en aurai , par tout l'intérêt que vous prenez aux avantages de Monsieur votre fils , de ne le plus presser là-dessus , & d'abandonner ce projet.

Eh ! d'où vient donc , petite fille ? s'écria-t-elle avec colere ; car , il s'en fallut peu alors , qu'elle ne me dît des injures ; & le tout par tendresse irritée. D'où vient donc ? Qu'est-ce que cela signifie ?

Non , ma mere : vous ne devez plus y penser , ajoutai-je , en me jettant subitement à
ses

ses genoux. J'y perds des biens & des honneurs ; mais, je n'en ai que faire : ils ne me conviennent point, ils sont au-dessus de moi. Monsieur de Valville ne pourroit m'en faire part, sans me rendre l'objet de la risée de tout le monde, sans passer lui-même pour un homme sans cœur. Eh ! quel malheur ne seroit ce pas, qu'un jeune homme comme lui, qui peut aspirer à tout, qui est l'espérance d'une famille illustre, fût peut-être obligé de deserter de sa patrie, pour avoir épousé une fille que personne ne connoît, une fille que vous avez tirée du néant, & qui n'a pour tout bien que vos charitez ! S'accoutumeroit-on à un pareil mariage ?

Mais, que veut-elle dire avec ces réflexions ? De quoi s'avise-t-elle ? Où va-t-elle chercher ce qu'elle dit-là ? s'écria encore Madame de Miran en m'interrompant ?

De grace, écoutez moi, Madame, insistai-je. Dans le fond, ce qu'il y a de plus digne en moi de vos attentions & des siennes, assurément c'est ma misere. Eh bien ! ma mere, vous y avez eu tant d'égard, vous y en avez tant encore, vous voulez que Marianne vous appelle sa mere, vous lui faites l'honneur de l'appeller votre fille, vous la traitez comme si elle l'étoit ; cela n'est-il pas admirable ! Y a-t'il jamais eu rien d'égal à ce que vous faites ? Et n'est-ce pas-la une misere

misere assez honorée ? Faut-il encore porter la charité jusqu'à me marier à votre fils ? Et cette misere est-elle une dot ? Non, ma chere mere, non. Votre cœur peut, tant qu'il voudra, me donner la qualité de votre fille : c'est un présent, que je puis recevoir de lui, sans que personne y trouve à redire ; mais, je ne dois pas le recevoir par les loix : je ne suis point faite pour cela. Il est vrai, que je m'étois rendue à vos bontez ; je croiois tout surmonté, tout paisible ; l'excès de mon bonheur m'empêchoit de penser, m'avoit ôté tous mes scrupules ; mais, il n'y a plus moyen, c'est tout le monde qui crie, qui se soulève ; & je vous parle d'après tous discours qu'on tient à Monsieur de Valville, d'après les persécutions & les railleries qu'il essuie, & qu'il trouve par-tout, de quelque côté qu'il aille. Quoiqu'il me le cache, & qu'il n'ose vous le dire, elles l'étonnent, il en est effrayé lui-même : il a raison de l'être ; & quand il ne s'en soucieroit pas, ce seroit à moi à m'en soucier pour lui, & même pour moi : car, enfin, vous m'aimez, votre intention est que je sois heureuse ; & ce seroit moi, cependant, qui trahirois les desseins de votre tendresse, des desseins que je dois tant respecter, qui méritent si bien de réussir, je les trahirois en consentant d'épouser Monsieur. Comment serois-je heureuse, s'il ne l'étoit pas lui-même.

même, si je m'en voïois méprisée, si je m'en voïois haïe, comme on le menace que cela arriveroit ? Ah ! Seigneur, moi haïe !

A cet endroit de mon discours, un torrent de larmes m'arrêta.

Valville, qui, pendant que j'avois parlé, avoit fait de tems en tems comme quelqu'un qui veut répondre, mais qu'on ne laisse pas dire, se leva tout d'un coup d'un air extrêmement agité, & sortit de la salle, sans que personne le retînt, ou lui demandât compte de sa sortie.

De son côté, Madame de Miran étoit restée comme immobile. Madame Dorfin, morne & pensive, regardoit à terre. Mademoiselle Varthon, plus inquiète que jamais de ce que je pourrois dire, ne songeoit qu'à prendre une contenance qui ne l'accusât de rien. De sorte que nous étions toutes, chacune à notre façon, hors d'état de parler.

Quant à moi, affoible par l'effort que je venois de faire, je m'étois laissée aller sur les genoux de Madame de Miran, & je pleurois.

Ces deux Dames, après la sortie de Valville, furent quelques instans sans rompre le silence. Ma fille, me dit à la fin Madame de Miran d'un air consterné, est-ce qu'il ne t'aime plus ?

Je

Je ne lui répondis que par des pleurs, & puis elle en versa elle-même. Madame Dorfin n'en fut pas exempte : elle me parut extrêmement touchée. J'entendis Mademoiselle Varthon, qui soupira un peu ; on étoit sur ce ton là, & elle s'y conforma : ensuite, on continua de se taire.

Mais, Madame de Miran, fondant en larmes, & me serrant entre ses bras, m'attendrit & me remua tant, que mes sanglots pensèrent me suffoquer, & qu'il fallut me jeter dans un fauteuil. Allons, ma fille, allons, console-toi, me dit-elle. Va, ma chere enfant : il te reste une mere ; est-ce que tu la comptes pour rieu ?

Hélas ! c'est elle que je regrette, répondis-je, je ne sçais comment, & d'une parole entre-coupée. Eh ! pourquoi la regretter ? me dit-elle : elle est plus ta mere que jamais ? Et moi, mille fois plus encore son amie que je ne l'étois, reprit Madame Dorfin la larme à l'œil, mais d'un ton ferme : &, en vérité, ce n'est pas elle que je plains, Madame, c'est Monsieur de Valville ; il fait une perte infiniment plus grande.

Ah ! voilà qui est fini, je ne l'estimerai de ma vie, reprit Madame de Miran : mais, Marianne, comment sçais-tu qu'il aime ailleurs, ajouta-t-elle ? Par qui en es-tu informée, puisque ce n'est pas lui qui te l'a avoué ?

La

La connoît-on, cette personne, pour qui il rompt ses engagements ? Qui est-ce qui est digne de votre préférence ? Peut-elle te valloir ? Espere-t-elle de le retenir ? Di moi, l'a-t-on dit qui elle est ?

Vous le scaurez sans doute, ma mere : il faudra bien qu'il vous le dise lui-même, répondis-je ; dispensez moi, je vous prie, de vous en apprendre davantage. Mademoiselle, reprit encore Madame de Miran en s'adressant à ma rivale, ma fille est votre amie : je suis persuadée que vous êtes instruite. Elle vous a apparemment tout confié ; ne se tromperoit-elle point ? Cette nouvelle inclination est-elle bien prouvée ? J'ai quelquefois envoyé Valville à votre Couvent : seroit-ce-là, qu'il auroit vû celle dont il s'agit ?

Dans le cas où se trouvoit Mademoiselle Varthon, il auroit fallu plus d'âge, & plus d'usage du monde, qu'elle n'en avoit, pour être à l'épreuve d'une pareille question. Aussi ne put-elle la soutenir, & rougit-elle d'une maniere si sensible, que ses Dames furent tout d'un coup au fait.

Je vous entens, Mademoiselle, lui dit Madame de Miran : vous êtes assurément fort aimable ; mais, après ce qui arrive à ma fille, je ne vous conseille pas de compter sur le cœur de mon fils.

Je ne me serois attendue, ni à votre comparaison, ni à votre conseil, Madame, répondit Mademoiselle Varthon avec une fierté qui fit cesser son embarras. A l'égard de Monsieur votre fils, tout ce que je pense de son amour en cette occasion-ci, c'est qu'il m'offense; & j'aurois crû, que c'étoit-là tout ce que vous en auriez pensé aussi. Mais, Madame, il se fait tard: voici l'heure de rentrer dans le Couvent; voulez-vous bien avoir la bonté de m'y renvoyer.

Vous jugez bien, Mademoiselle, que je vous y reconduirai moi-même, repartit Madame de Miran. Et puis, s'adressant à Madame Dorfin: Vous ne nous quitterez pas si-tôt, lui dit-elle. Je vais faire mettre les chevaux au carosse: je serai de retour dans un quart d'heure; & je compte vous retrouver ici avec Marianne.

Volontiers, dit Madame Dorfin; mais, je ne fus pas de leur avis.

Ma mere, lui dis-je d'une voix encore fort foible, je ne connoîtrai jamais de plus grand plaisir que celui d'être avec vous: j'en ferai toujours mon bonheur, je n'en veux point d'autre, je n'ai besoin que de celui-là; mais, Monsieur de Valville reviendra ce soir: &, si vous ne voulez pas que je meure, ne m'exposez pas à le revoir, du moins si tôt. Vous seriez vous-même fâchée de m'avoir gardée;

gardée ; vous n'en auriez que du chagrin. Je sçais combien vous m'aimez , ma mere ; & c'est votre tendresse que je ménage, c'est votre cœur que j'épargne : & il faut que ce que je dis-là soit bien vrai , puisque je vous en avertis aux dépens de la consolation que j'y perdrai ; mais aussi , quand Monsieur de Valville aura pris un parti, quand il sera marié , je ne prens plus d'intérêt à la vie, que pour être avec ma mere.

Elle a raison. Cette Avanture-ci est encore trop fraîche , & je pense comme elle. Remettons la dans son Couvent , dit Madame Dorfin , pendant que Madame de Miran s'essuioit les yeux.

Et , en effet , cette derniere alla donner ses ordres , & un instant après nous partîmes.

Jamais , peut-être quatre personnes ensemble n'ont été plus sérieuses & plus taciturnes que nous le fûmes ; & , quoique le trajet de chez ma mere au Couvent fût assez long , à peine fut-il prononcé quatre mots pendant qu'il dura : & il est vrai , que les circonstances , où nous étions Mademoiselle Varthon & moi , ne donnoient pas matiere à une conversation bien animée ; il n'y eut de vif , que des regards de Madame de Miran sur moi , & que les miens sur elle.

Enfin, nous arrivâmes : ma rivale descendit la première ; nous la suivîmes Madame de Miran & moi : & Madame Dorfin, qui m'embrassa la larme à l'œil, qui m'accabla de carresses & d'assurances d'amitié, resta dans le carosse.

Mademoiselle Varthon, à qui il tarδοit d'être débarrassée de nous, sonna, fit un remerciement aussi froid que poli à ma mère ; la porte s'ouvrit, & elle nous quitta.

Je me jettai alors entre les bras de Madame de Miran, où je restai quelques instans sans force & sans parole.

Cache tes pleurs, me dit-elle tout bas, j'ai de la peine à retenir les miennes. Adieu ; songe, que tu es pour jamais ma fille, & que je te porte dans mon cœur : je te viendrai voir demain ; discours, qu'elle me tint de l'air du monde le plus abbattu ; après quoi, je rentrai moi-même ; & pour vous rendre un compte bien exact de la disposition d'esprit où j'étois, je vous dirai que je rentrai plus attendrie qu'affligée.

Et, dans le fond, c'étoit assez-là comme je devois être. Je laissois Madame de Miran dans la douleur ; Madame Dorfin venoit de m'embrasser les larmes aux yeux ; mon Infidèle lui même étoit troublé, il en avoit donné des marques sensibles en nous quittant.

Mon

Mon Avanture remuoit donc les trois cœurs qui m'étoient les plus chers, aux quels le mien tenoit le plus, & qu'il m'étoit le plus consolant d'inquiéter. Vous voiez, que mon affaire devenoit la leur; & ce n'étoit point-là être si à plaindre: je n'étois donc pas sans secours sur la terre, on ne m'y faisoit point verser de larmes sans conséquence; j'y voiois du moins des ames qui honoroient allèz la mienne, pour s'occuper d'elle, pour se reprocher de l'avoir attristée, ou pour s'affliger de ce qui l'affligoit. Et toutes ces idées-là ont bien de la douceur; elles en avoient tant pour moi, que je pleurois moins par chagrin, je pense, que par mignardise.

Avançons: Jachevai la soirée avec mon amie la Religieuse, dont enfin je vais dans un moment vous conter l'Histoire.

Vous concevez bien que nous ne nous vîmes pas Mademoiselle Varthon & moi, & qu'il ne fut plus question de ce commerce étroit que nous avions eu ensemble. Elle sentit cependant la discrétion avec laquelle j'en avois usé à son égard chez Madame de Miran, & m'en marqua sa reconnoissance.

A neuf heures du matin le lendemain, une Sœur converse m'apporta un petit billet d'elle. Je l'ouvris avec un peu d'inquiétude

E₂ de

de ce qu'il contenoit; mais, ce n'étoit qu'un simple compliment sur mon procédé de la veille, & le voici à peu près.

» Ce que vous fites hier pour moi est si
 » obligeant, que je me reprocherois de ne
 » vous en pas remercier. Il ne tint pas à
 » vous qu'on ignorât la part que j'ai à vos
 » chagrins; &, malgré les mouvemens où
 » vous étiez, il ne vous échappa rien qui
 » pût me compromettre. Cela est bien gé-
 » néreux, & les suites de cette Avanture
 » vous prouveront combien cette attention
 » m'a touchée. Adieu, Mademoiselle. »
 Vous allez voir dans un instant ce que c'étoit
 que cette preuve qu'elle s'engageoit à me
 donner.

Je répondis sur le champ à son billet, & ce fut la même Converse qui lui remit ma réponse; elle étoit fort courte, je m'en refouviens aussi.

» Je vous suis obligée de votre compli-
 » ment, Mademoiselle; mais, vous ne m'en
 » déviez point: je ne m'en crois pas plus
 » louable, pour n'avoir pas été méchante.
 » J'ai suivi mon caractère dans ce que j'ai
 » fait. Voilà tout, & je n'en demande point
 » de récompense. »

Madame de Miran m'avoit promis la veille de me venir voir, & elle me tint parole. Je ne vous ferai point le détail de la
 Con-

Conversation que nous eûmes ensemble : nous nous entretenmes de Mademoiselle Varthon ; & comme tous mes menagemens pour Valville n'avoient servi à rien , je ne fis plus difficulté de lui dire par quel hazard j'avois scû son infidélité , & le tout à l'avantage de ma rivale , dont je ne lui confiai point les dispositions. Je pleurai dans mon Récit , elle pleura à son tour : ce qu'elle me témoigna de tendresse est au-dessus de toute expression , & ce que j'en sentis pour elle fat de même.

De Nouvelles de Valville , elle n'avoit point à m'en dire : il ne s'étoit point montré depuis l'instant qu'il nous avoit quitté. Il étoit cependant revenu au logis , mais très-tard ; & , ce matin même , il en étoit parti , ou pour la Campagne , ou pour Versailles

C'est moi qu'il fuit sans doute , ajouta-t-elle : je suis persuadée , qu'il a honte de paroître devant moi.

Et , là-dessus , elle se levoit pour s'en aller , lorsque Mademoiselle Varthon , que nous n'attendions ni l'une ni l'autre , entra subitement.

J'avois dessein de vous écrire , Madame , dit elle à ma mere , après l'avoir saluée ; mais , puisque vous êtes ici , & que je puis avoir l'honneur de vous parler , il vaut mieux

vous épargner ma Lettre, & vous dire moi-même ce dont il s'agit. Il n'est question que de deux mots. Monsieur de Valville a changé ; vous croiez que j'en suis cause, j'ai lieu de le croire aussi ; mais, comment le suis-je ? c'est ce qu'il est essentiel que vous sçachiez, & que tout le monde sçache. Madame, il ne me conviendrait pas, qu'on s'y trompât, & je vais vous rapporter tout dans la plus exacte vérité. Monsieur de Valville, pour la première fois de sa vie, me vit ici le jour où je m'évanouis en faisant mes adieux à ma mere : vous eûtes la bonté de me secourir, il vous y aida lui même, & j'entrai dans le couvent avec Mademoiselle, que je venois de connoître, qui devint mon amie, mais qui ne me parla, ni de vous, ni de Monsieur de Valville, ni ne m'apprit en quels termes elle en étoit avec lui.

Je le sçais, Mademoiselle, dit alors Madame de Miran en l'interrompant. Marianne vient de m'instruire, & vous a rendu toute la justice que vous pouvez exiger là-dessus. Mon fils vint vous voir, vous fit des complimens de ma part, vous laissa une Lettre au vous quittant, & vous fit accroire que je l'avois chargé de vous la remettre ; vous ne pouviez pas deviner ; toute autre que vous l'auroit prise ; & puis, vous n'en
avez

avez pas fait un mystère, vous l'avez montrée à Mademoiselle dès que vous avez sçû qu'elle y étoit intéressée : ainsi, je ne vois rien, qui doive vous inquiéter. Si mon fils vous a trouvée aimable, & s'il a osé vous le dire, ce n'est pas votre faute : vous n'y avez contribué que par les graces d'une figure que vous ne pouviez pas vous empêcher d'avoir ; & vous n'êtes pour rien dans tout cela, suivant le rapport même de Marianne.

Ce rapport - là lui fait bien de l'honneur : toute autre à sa place ne m'auroit peut être pas traitée si doucement, repartit alors Mademoiselle Varthon avec des yeux prêts à pleurer, malgré quelle en eût ; & ce qui me reste à vous dire, c'est que vous aiez la bonté d'engager Monsieur de Valville à ne plus essayer de me revoir : il le tenteroit inutilement ; & ce seroit me manquer d'égard.

Vous avez raison, Mademoiselle, reprit ma mere : il ne seroit pas excusable ; & je l'avertirai. Ce n'est pas que dans la conjoncture présente je ne fullè la première à souhaiter une alliance comme la vôtre : elle nous honoreroit beaucoup, assurément ; mais, mon fils ne la mérite pas : son caractère inconstant m'épouvanteroit ; & quand il seroit assez heureux pour vous plaire, en vérité, j'aurois peur, en vous le donnant, de

vous faire un très-mauvais présent. Rassurez-vous sur les visites : au reste, il sçaura combien elles vous offenseront ; & j'espère que vous n'aurez point à vous plaindre.

Pour toute réponse, Mademoiselle, Varthon fit une révérence, & se retira.

Elle s'imagina peut-être, que j'estimerois beaucoup cette résolution qu'elle paroïssoit prendre de ne plus voir Valville ; & que je la regarderois comme une preuve de la reconnaissance qu'elle m'avoit promise ; mais, point du tout, je ne m'y trompai point : ce n'étoit-là, que feindre de la reconnaissance, & non pas en prouver.

Que risquoit-elle à refuser de voir Valville au Couvent ? N'avoit-elle pas la maison de Madame de Kilmare pour ressource ? Valville n'étoit-il pas des amis de cette Dame ? N'alloit-il pas très-souvent chez elle ? Et Mademoiselle Varthon renonçoit-elle à y aller aussi ? Tout cet étalage de fierté, & de noblesse dans le procédé, n'étoit donc qu'une vaine Démonstration, qui ne signifioit rien ; & vous verrez dans la suite, que je raisonne s fort juste ; mais il n'est pas tems d'en dire davantage là-dessus. Revenons à moi.

Je suis née pour avoir des Avantures, & mon étoile ne m'en laissera pas manquer : me voici un peu oisive, mais cela ne durera pas.

Ma-

Madame de Miran continuoit de me voir. Valville, toujours absent, ne paroissoit point. Nous nous rencontrions Mademoiselle Varthon & moi dans le Couvent ; mais, nous ne faisons que nous saluer, & ne nous parlions point.

Il ne s'étoit encore passé que quatre ou cinq jours depuis notre dîné chez Madame de Miran, quand il me vint le matin une visite assez singuliere, & il faut commencer par vous dire ce qui me la procura.

Madame Dorlin, ce matin même, avoit été voir Madame de Miran : elle y avoit trouvé un ancien ami de la maison, un Officier, Homme de Qualité, d'un certain âge, & qui dans un moment va se faire connoître lui-même.

Il avoit fort entendu parler de moi à l'occasion de mon Avanture chez le Ministre, & ne voioit jamais ma mere, qu'il ne lui demandât des Nouvelles de Marianne, dont il faisoit des éloges éternels, fondés sur tout ce qu'on lui avoit rapporté d'elle.

Le bruit de ma disgrâce s'étoit déjà répandu : on sçavoit déjà l'Infidélité de Valville ; peut-être lui-même, depuis que sa mere ne l'avoit vû, en avoit-il dit quelque chose à ses meilleurs amis, qui, de leur côté, l'avoient confié à d'autres : & cet Homme de Qualité, qui l'avoit apprise, n'étoit venu

venu chez Madame de Miran, que pour être sûrement informé de ce qui en étoit.

Madame, lui dit-il, ce qu'on a publié de Monsieur de Valville est-il vrai ? On dit qu'il n'aime plus cette fille si estimable, qu'il l'a quittée, qu'il ne veut plus l'épouser. Quoi ! Madame, cette Marianne si chérie, si digne de l'être, il ne l'aimeroit plus ! Je n'ai pas voulu le croire ; ce n'est apparemment qu'une calomnie.

Hélas ! Monsieur, c'est une vérité, répondit Madame de Miran avec douleur ; & je ne saurois m'en consoler.

Ma foi, reprit-il, (car Madame de Miran me l'a conté elle-même) ma foi, vous avez raison : il y auroit eu grand plaisir à être la belle-mère de cet enfant-là. C'étoit une bonne acquisition pour le repos de votre vie. A quoi pense donc Monsieur de Valville ? A-t'il peur d'être trop heureux ? Je laissè le reste de leur entretien là-dessus. Madame de Miran alloit dîner chez Madame Dorfin ; cette dernière engagea l'Officier à être de la partie ; & tout de suite, à cause de l'extrême envie qu'il avoit de me connoître, ajouta qu'il falloit que j'en fusse.

Mais, comme il étoit de fort bonne heure, que ces Dames ne vouloient pas partir si-tôt, & que cependant il étoit bon que je fusse prévenue, Je vais donc envoyer à son
Cou-

Couvent, pour l'avertir que nous la prendrons en passant, dit ma mere.

Il est inutile d'envoyer, reprit cet Officier. J'ai affaire de ce côté-là; & si vous voulez, je ferai votre commission moi-même. Donnez-moi seulement un petit billet pour elle: il n'y a rien de plus simple; on ne me renverra peut-être pas. Non certes; dit ma mere, qui sur le champ m'écrivit:

» Ma fille, je t'irai prendre à une
» heure; nous dînons chez Madame
» Dorlin.

Ce fut donc avec ce petit passeport, que cet Officier arriva à mon Couvent. Il me demande, on vient me le dire, c'est de la part de Madame de Miran, & je descens.

Quelques Pensionnaires, ce jour-là même, m'avoient dit par hazard quelles viendroient l'après-dîné me tenir compagnie dans ma chambre; de façon que, malgré mes chagrins, je m'étois un peu moins négligée qu'à l'ordinaire.

Ce sont-là de petites attentions chez nous, qui ne coutent pas la moindre réflexion: elles vont toutes seules; nous les avons sans le sçavoir. Il est vrai que j'étois affligée; mais, qu'importe, notre vanité n'entre point là-dedans, & n'en continue pas moins ses fon-

fonctions: elle est faite pour réparer d'un côté ce que nos afflictions détruisent de l'autre; & enfin on ne veut pas tout perdre.

Me voici donc entrée dans le parloir. Je vis un homme d'environ cinquante ans tout au plus, de bonne mine, d'un air distingué, très-bien mis, quoique simplement, & de la physionomie du monde la plus franche, & la plus ouverte.

Quelque politesse naturelle qu'on ait, dès que nous voions des gens dont la figure nous prévient, notre accueil a toujours quelque chose de plus obligeant pour eux que pour d'autres. Avec ces autres, nous ne sommes qu'honnêtes; avec ceux-ci, nous le sommes jusqu'à être affables; cela va si vite, qu'on ne s'en apperçoit pas: & c'est ce qui m'arriva en saluant cet Officier. Je n'eus pas affaire à un ingrat: il n'auroit pû, à moins que de s'écrier, se montrer plus satisfait qu'il le parut de ma petite personne.

J'attendis qu'il me parlât. Mademoiselle, me dit-il après quelques révérences, & en me présentant le billet de ma mere: voici ce que Madame de Miran m'a chargé de vous remettre: il étoit question de vous envoyer quel-qu'un, & j'ai demandé la préférence.

Vous m'avez fait bien de l'honneur, Monsieur, lui répondis-je en ouvrant le billet que

que j'eus bien-tôt lû. Oui, Monsieur, ajoutai-je ensuite, Madame de Miran me trouvera prête, & je vous rends mille graces de la peine que vous avez bien voulu prendre.

C'est à moi à remercier Madame de Miran de m'avoir permis de venir, me reparait-il; mais, Mademoiselle, il n'est point tard, ces Dames n'arriveront pas si-tôt. Pourrois-je, à la faveur de la commission que j'ai obtenue, espérer de vous un petit quart d'heure d'entretien? Il y a longtems que je suis des amis de Madame de Miran, & de toute la famille: je dois dîner aujourd'hui avec vous; ainsi, vous pouvez d'avance me regarder déjà comme un homme de votre connoissance; dans deux heures, je ne serai plus un étranger pour vous.

Vous êtes le maître, Monsieur, lui répondis-je, assez surpris de ce discours: parlez, je vous écoute.

Je ne vous laisserai pas longtems inquiète de ce que j'ai à vous dire, reprit-il. En deux mots, voici de quoi il s'agit, Mademoiselle.

Je suis connu pour un homme d'honneur, pour un homme franc, uni, de bon commerce: depuis que j'entens parler de vous, votre caractère est l'objet de mon estime & de mon respect, de mon admiration, & je
vous

vous dis vrai. Je suis au fait de vos affaires, Monsieur de Valville, malheureusement pour lui, est un inconstant. Je ne dépens de personne, j'ai vingt-cinq mille livres de rente, & je vous les offre, Mademoiselle: ils sont à vous quand vous voudrez; sauf l'avis de Madame de Miran, que vous pouvez consulter là-dessus.

Ce qui me surprit le plus dans sa proposition, ce fut cette rapidité avec laquelle il la fit, & cette franchise obligeante dont il l'accompagna.

Je n'ai vû personne si digne qu'on l'écût que ce galant homme: c'étoit son ame qui me parloit; je la vois, elle s'adressoit à la mienne, & lui demandoit une réponse qui fût simple & naturelle, comme l'étoit la question qu'il venoit de me faire. Aussi, laissant-là toutes les façons, conformai-je mon procédé au sien; &, sans m'amuser à le remercier,

Monsieur, lui dis-je, sçavez-vous mon Histoire?

Oui, Mademoiselle, reprit-il, je la sçais: voilà pourquoi vous me voyez ici: c'est elle, qui m'a appris que vous vallez mieux que tout ce que je connois dans le monde; c'est elle qui m'attache à vous.

Vous m'étonnez, Monsieur, lui répondis-je. Votre façon de penser est bien rare: je

ne

ne sçaurois la louer à cause qu'elle est trop à mon avantage ; mais, vous êtes un homme de condition, apparamment ?

Oui, me repartit-il ; j'oublois de vous le dire, d'autant plus qu'à mon avis ce n'est pas-là l'essentiel. C'est surtout l'honnête homme, ce me semble, & non pas l'homme de condition, qui peut mériter d'être à vous, Mademoiselle : & comme je suis honnête homme, je pense, autant qu'on peut l'être, j'ai crû que cette qualité, jointe à la fortune que j'ai & qui nous suffiroit, pourroit vous déterminer à accepter mes offres.

Il n'y a pas à hésiter sur l'estime que j'en dois faire. Elles sont d'une générosité infinie, lui répondis-je ; mais, souffrez que je vous le dise encore : Y avez-vous bien réfléchi ? Je n'ai rien, j'ignore à qui je dois le jour, je ne subsiste depuis le berceau que par des secours étrangers, j'ai vû plusieurs fois l'instant où j'allois devenir l'objet de la charité publique : & tout cela a rebuté Monsieur de Valville, malgré l'inclination qu'il avoit pour moi, Monsieur ; prenez-y garde.

Ma foi, Mademoiselle, tant-pis pour lui, me répondit-il : ce ne fera jamais-là le plus bel endroit de sa vie. Au surplus, vous ne risquez rien avec moi de pareil à ce qui vous est arrivé avec lui. Monsieur de Valville

vous aimoit ; & moi , Mademoiselle , ce n'est point l'amour qui m'a amené ici. J'avois bien entendu dire , que vous étiez belle ; mais , on n'est pas sensible à des charmes qu'on n'a jamais vûs , & qu'on ne sçait que par relation. Ainsi , ce n'est pas un Amant , qui est venu vous trouver : c'est quelque chose de mieux ; car , qu'est-ce que c'est qu'un Amant ? C'est bien à l'Amour à qui il appartient de vous offrir un cœur ? Est-ce qu'une personne comme vous est faite pour être le jouët d'une passion aussi folle , aussi inconstante ? Non , Mademoiselle , non. Qu'on prenne de l'Amour pour vous quand on vous voit , qu'on vous aime de tout son cœur , à la bonne heure , on ne sçauroit s'en dispenser. Moi , qui vous parle , je fais comme les autres : je sens , qu'actuellement je vous aime aussi , je vous l'avoue ; mais , je n'ai pas eu besoin d'Amour pour être charmé de vous , je n'ai eu besoin que de sçavoir les qualitez de votre ame ; de sorte que votre beauté est de trop : non pas qu'elle me fâche , je suis bien-aise qu'elle y soit assurément ; un excès de bonheur ne m'empêchera pas d'être heureux ; mais enfin , ce n'est pas à cause de cette beauté que je vous ai aimée d'abord ; c'est à cause que je suis homme de bon sens ; c'est ma raison qui vous a donné mon cœur : je n'ai pas appor-
té

té ici d'autre passion. Ainsi, mon attachement ne dépendra pas d'un transport de plus ou de moins ; & ma raison ne s'embarraße pas que vous aiez du bien , pourvû que j'en aie assez pour nous deux , ni que vous aiez des parens dont je n'ai que faire. Que m'importe , à moi , votre famille : quand on la connoîtroit, fût-elle Roiale, ajouteroit-elle quelque chose au mérite personnel que vous avez ? Et puis , les ames ont-elles des parens ? Ne sont-elles pas toutes d'une condition égale ? Eh bien ! ce n'est qu'à votre ame à qui j'en veux , ce n'est qu'au mérite qu'elle a , en vertu duquel je vous devois bien du retour. C'est à moi , Mademoiselle , si vous m'épousez , à qui je compte que vous ferez beaucoup de grace : voilà tout ce que j'y sçais. Au reste , quelque amour que je vienne de prendre pour vous , je ne vous proposerai pas d'en avoir pour moi : vous n'avez pas vingt ans ; j'en ai près de cinquante ; & ce seroit radoter , que de vous dire , aimez-moi. Quant à votre amitié , & même à votre estime , je n'y renonce pas : j'espère que j'obtiendrai l'une & l'autre ; c'est mon affaire : vous êtes raisonnable & généreuse , & il est impossible que je ne reussisse pas. Voilà , Mademoiselle , tout ce que j'avois à vous dire ; il ne

me reste plus qu'à sçavoir ce que vous décidez.

Monsieur, lui dis-je, si je ne consultois que l'honneur que vous me faites dans la situation où je suis, & que la bonne opinion que vous me donnez de vous, j'accepterois tout-à l'heure vos offres : mais, je vous demande huit jours, pour y penser, autant pour vous que pour moi. J'y penserai pour vous, à cause que vous épousez une personne qui n'est rien, & qui n'a rien ; j'y penserai pour moi, à cause des mêmes raisons : elles nous regardent également tous deux ; & je vous conjure d'emploier ces huit jours à examiner de votre côté la chose encore plus que vous n'avez fait, & avec toute l'attention dont vous êtes capable. Vous m'estimez beaucoup, dites-vous, & aujourd'hui cela vous tient lieu de tout, par le bon esprit que vous avez : mais, il faut regarder, que je ne suis pas encore à vous, Monsieur ; & nous ne serons pas plutôt mariés, qu'il y aura des gens qui le trouveront mauvais, qui feront des railleries sur ma naissance inconnue, & sur mon peu de fortune. Serez-vous insensible à ce qu'ils diront ? Ne serez-vous pas fâché de ne vous être allié à aucune famille, & de n'avoir pas augmenté votre bien par celui de votre épouse : c'est à quoi

à quoi il est nécessaire que vous songiez mûrement, de même que je songerai à ce qui m'en arriveroit à moi, si vous alliez vous repentir de votre précipitation. Et puis, Monsieur, quand tous ces motifs de réflexion ne m'arrêteroient pas, je n'aurois encore actuellement que la liberté de vous marquer ma reconnoissance, & ne pourrois prendre mon parti sans sçavoir la volonté de Madame de Miran. Je suis sa fille, & même encore plus que sa fille : car c'est à son bon cœur à qui j'ai obligation de l'avoir pour mere, & non pas à la nature ; c'est ce bon cœur qui a tout fait ; de sorte que le mien doit lui donner tout pouvoir sur moi, & je suis persuadée que vous êtes de mon avis. Ainsi, Monsieur, je l'informerai de la générosité de vos offres, sans pourtant lui dire votre nom, à moins que vous ne me permettiez de vous faire connoître.

Oh ! vous en êtes la Maîtresse, Mademoiselle, répondit-il. Je me soucie si peu que vous me gardiez le secret, que je serai le premier à me vanter du dessein que j'ai de vous épouser ; & je prétens bien que les gens raisonnables ne feront que m'en estimer davantage, quand même vous me refuseriez ; ce qui ne me feroit aucun tort, & ne signifieroit rien, si non que vous vallez mieux

F ;

qu

que moi : mais , il est tems de vous quitter ; dans une heure au plus tard , ces Dames vont venir vous prendre : vous n'êtes point habillée , & je vous laisse , en attendant de vous revoir , chez Madame Dorfin. Adieu, Mademoiselle, je ferai des réflexions, puisque vous le voulez , & seulement pour vous contenter : mais , je ne suis pas en peine de celles qui me viendront ; je ne m'inquiète que des vôtres : & , d'aujourd'hui en huit , je suis ici à pareille heure dans votre parloir , pour vous en demander le résultat , & de celles de Madame de Miran qui me seront peut-être favorables.

Et là - dessus il se retira , sans que je lui répondisse autrement qu'en le saluant de l'air le plus affable & le plus reconnoissant qu'il me fût possible.

Je rentrai dans ma chambre , où je me hâtai de m'habiller. Ces Dames arriverent , & je montai en carosse pour aller diner chez Madame Dorfin , de chez qui je revins assez tard , sans avoir encore rien appris à Madame de Miran de mon Avanture avec l'Officier. Ma mere , vous reverrai-je bien-tôt , lui dis-je ? Demain dans l'après-dîné , me répondit-elle en m'embrassant ; & nous nous quittâmes. Je ne parlai ce soir-là qu'à ma Religieuse , que je priai de venir le lendemain

demain matin dans ma chambre. Je voulois lui confier, & la visite de l'Officier, & une certaine pensée qui m'étoit venue depuis deux ou trois jours, & qui m'occupoit.

Elle ne manqua pas au rendez-vous ; je débutai par l'instruire du nouveau parti qui s'offroit, qui étoit digne d'attention, mais sur lequel j'étois combattue par cette pensée que je viens de dire, qui étoit de renoncer au monde, & de me fixer dans l'état tranquille qu'elle avoit embrassé elle-même.

Quoi ! vous faire Religieuse ! s'écria-t'elle. Oui, lui répondis-je : ma vie est sujette à trop d'événemens ; cela me fait peur. L'infidélité de Valville m'a dégoutée du monde. La Providence m'a fourni de quoi me mettre à l'abri de tous les malheurs qui m'y attendent peut-être ; (je parlois de mon Contrat ;) du moins je vivrois ici en repos, & n'y serois à charge à personne.

Une autre que moi, reprit-elle, applaudiroit tout d'un coup à votre idée ; mais, comme je puis encore passer une heure avec vous, je suis d'avis, avant que de vous répondre, de vous faire un petit Récit des Accidens de ma Vie : Vous en serez plus éclairée sur votre situation ; & si vous persistez

sistez à vouloir être Religieuse, du moins sçavez-vous mieux la valeur de l'engagement que vous prendrez. Après ces mots, voici comme elle commença, ou, plutôt, voici ce qu'elle nous dira dans l'autre Partie.

Fin de la VIII. Partie.

